

défense de **Occident**

Maurice BARDECHE :

La Lune et la Politique

●

S. VOLMER :

Les Etats-Unis et la stratégie communiste

●

François DUPRAT :

Les populations russes et les Allemands en 1941

●

Pierre FONTAINE :

La Télévision française

●

F.-H. LEM :

Pérennité d'Ingres

●

Sur la mort de Marcel Aymé

Les Sept Couleurs, 27, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris (6°)
CCP 2182-19 Paris

Nouveautés

B. LA MARQUE

PARIS BRULERA

Les dix prochaines années de notre vie vues
par Nostradamus dans ses célèbres « Centuries »

Un volume in-16°, 256 pages 15 F

F.-H. LEM

« LE FOND DU PROBLEME »

Lettre ouverte à Monsieur le Ministre de l'Inté-
rieur sur les accidents de la route.

Un réquisitoire précis et une accablante docu-
mentation.

Un volume in-16° Jésus, 80 pages . 7,50 F

Les Sept Couleurs, 27, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris (6°)
CCP 2182-19 Paris

Défense de l'Occident

Nouvelle Série — 15^e Année

Novembre 1967 — N^o 66

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

SOMMAIRE

Maurice BARDECHE : <i>La lune et la politique</i>	3
S. VOLMER : <i>Les Etats-Unis et la stratégie communiste</i>	11
François DUPRAT : <i>Les Populations russes et les Allemands en 1941</i>	19
Pierre FONTAINE : <i>La télévision française</i>	26
F.-H. LEM : <i>Pérennité d'Ingres</i>	37
Yann BEUZEC : <i>Complots pour une République bretonne</i>	46
CHRONIQUE DE JACQUES PLONCARD D'ASSAC : <i>Le Synode</i>	51
CHRONIQUE DE PIERRE HOFSTETTER : <i>Les nationalistes en Grande-Bretagne</i>	56
CHRONIQUE DES ARTS, par F.-H. Lem : <i>L'Art russe ; Exposition Van Dongen, Roland Oudot</i>	61
LES LIVRES DU MOIS : Paul Rassinier, <i>Les Responsables de la seconde guerre mondiale</i> ; Saint-Loup, <i>Les Nostalgiques</i> ; Desmazières de Séchelles, <i>Essai sur la prédestination de la France</i> ; Henri Charbonneau, <i>Les Mémoires de Porthos</i> ; Jacques Isorni, <i>Pour dire et juger</i> ; Roland Gaucher, <i>L'Opposition en U.R.S.S.</i> ; J. Ploncard d'Assac, <i>Salazar et la Réaction</i>	69
DOCUMENTS EXTRAITS DE LA PRESSE INTERNATIONALE : <i>Le Mirage sioniste (Découvertes) — Nouvelles d'Allemagne — Juifs non-sionistes, documents sur la question juive pendant la guerre (Hochschullehrer Zeitung)</i>	80
SUR LA MORT DE MARCEL AYME	88

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 3,75 F

Abonnements. — 1 an : 35 F

Etranger : 1 an : 37 F

Propagande : 50 F et 100 F

*Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal
adressé à « Défense de l'Occident », 27, rue de l'Abbé-Grégoire
Paris-6° — C.C.P. 65-35-65 Paris.*

DEFENSE DE L'OCCIDENT devant paraître désormais dans un format plus grand, et, chaque fois que nous le pourrons, sur un plus grand nombre de pages, nous avons été obligés d'augmenter le prix du numéro ainsi que le prix de l'abonnement. Nos lecteurs anciens qui se trouvent dans une situation difficile par suite de leur âge ou en raison des événements pourront nous demander à bénéficier de l'ancien tarif d'abonnement. La même facilité pourra être accordée, sur demande, aux étudiants, jeunes ouvriers ou jeunes agriculteurs. L'abonnement comprend la fourniture, sans supplément, de nos numéros spéciaux.

L
rév
pro
nou
ma
ce,
des
léon
puis
jou
puis
Des
pas
moc
mac
tem
peu
sée
de
mat
tout
sur
s'ac
L
cett

La Lune et la Politique

L'une des raisons qui nous invitent le plus vivement à réviser constamment les positions du nationalisme est la prodigieuse rapidité avec laquelle le monde change devant nous. Non seulement les préjugés traditionnels sur l'Allemagne, sur l'Angleterre, sur le seul intérêt de la France, etc. sont aujourd'hui périmés et apparaissent comme des préoccupations aussi lointaines que celles de Napoléon III, mais l'idée que nous pouvons nous faire de la puissance, de l'indépendance, de la guerre évolue chaque jour. Des hiérarchies imprévues naissent devant nous, puis sont mises en question par les événements mêmes. Des forces inconnues composent le monde et nous n'avons pas appris à compter avec elles. Le matériel idéologique moderne mis en place après 1948 se démode comme les machines du même millésime. Il se substituait en son temps au matériel idéologique national de 1935, mais on peut se demander s'il est utilisable aujourd'hui. La pensée nationale, dont la fonction est de prévoir les moyens de notre survie comme nation et de notre indépendance matérielle et spirituelle, a besoin d'être recyclée comme tout le reste. Il est aussi dangereux de marquer le pas sur nos positions de 1950 qu'il était vain en 1950 de s'accrocher à nos idées de 1934.

L'industrie électronique américaine atteindra à la fin de cette année un chiffre d'affaires plus important que celui

de l'industrie automobile américaine. La miniaturisation des engins télécommandés peuple l'espace interplanétaire de monstrueux robots qui expriment l'impuissance de la fourmillière humaine à se défendre et à survivre. L'aviation américaine lance plus de bombes chaque jour sur le Vietnam du nord qu'elle n'en lançait à la fin de la guerre sur les villes allemandes. Or, dans cette guerre miniature, qui préfigure ce que serait la guerre de demain, la puissance américaine pilonne la fourmilière mais ne parvient pas à l'écraser. Le trou individuel triomphe de la fusée interplanétaire. L'homme increvable répond *non* à la toute-puissance de la science. Il se révolte contre les dieux qu'il s'est fabriqués. Résultat prodigieux, ahurissant, beaucoup plus riche d'enseignements pour l'histoire des hommes que dans la perspective réduite et éphémère où nous nous plaçons généralement de savoir si les Américains resteront à Saïgon. Voilà les données du monde moderne les plus récentes, celles que nous devons avoir constamment présentes à l'esprit. C'est à partir d'elles que nous devons réfléchir, et non pas comme nous faisons trop souvent, à partir du traité de Francfort ou à partir du traité de Versailles ou même à partir des accords de Potsdam.

Une remarquable enquête de Jacques Palente dans *l'Aurore* nous découvre une Russie soviétique inconnue, l'empire des cerveaux. Les chiffres cités sont effrayants. La surchauffe et la sélection parmi ces deux cent vingt millions de cerveaux pour trier une *task-force* de super-cerveaux appliqués à la recherche militaire constitue un effort aussi vigoureux, aussi original que la spectaculaire promotion de l'industrie lourde entre 1925 et 1940. C'est la relève de l'acier par l'industrie nucléaire. L'Amérique, avec moins d'énergie, a institué une reconversion analogue. La production du personnel nucléaire y est moins méthodique, mais elle est également sentie comme une nécessité vitale de la défense nationale. L'équipement électronique est aux divisions blindées d'autrefois ce que l'aviation de 1940 était à l'infanterie. Les divisions blindées existent toujours et c'est une erreur de penser qu'elles ne seront peut-être pas finalement l'élément déci-

sif : car elles sont à cette échelle de suprématie que représentaient jadis la cavalerie et l'artillerie et qui sont précisément efficaces sur la *taille humaine*. Mais elles sont devenues forces d'exploitation. La force de rupture, le fléau de bronze dont chaque géant menace le monde entier, c'est sa puissance scientifique, cette silencieuse armée de cerveaux qui capte et dirige sur l'adversaire toutes les forces dormantes de l'immense univers qui reposaient jusqu'à ce jour entre les mains de Dieu.

Sommes-nous revenus aux temps des Mages ? Jadis les empires tremblaient sous les hommes qui prétendaient domestiquer et diriger les forces maléfiques. On ne faisait rien sans leurs chaudrons. Ils protégeaient et guidaient : ils frappaient l'ennemi du sommeil des ensorceleurs. Jacques Palente pense que nous voyons revenir ce mystérieux pouvoir. Ses affirmations sur la part prépondérante que jouent aujourd'hui dans la politique soviétique les milieux scientifiques sont intéressantes mais hasardeuses. Je lui en laisse la responsabilité. Car, il y a toujours la puissance du Parti et elle reste décisive. Le groupe des savants n'est qu'un puissant groupe de pression. Mais nous devons nous habituer à l'idée profondément neuve que de tels groupes de pression puissent exister et en effet jouer un rôle. C'est là une novation capitale dans le monde des intérêts ou dans le monde des idéologies. Cette intervention d'un élément absolument étranger à l'un ou à l'autre, cet *intrus* dans le clergé officiel qui parvient à se faire entendre, change, dans les deux grands Etats du monde, la structure simpliste de leur mécanisme, il devient un facteur à prendre en considération dans la *structure réelle* du monde moderne. Que ce groupe de pression soit puissant en Russie soviétique ou qu'il puisse être balayé par une brusque révolte du Parti, le fait important est qu'il existe, et qu'il soit un élément inassimilable dans la perspective du développement marxiste.

Ces prétoriens de la science, pour l'instant à la disposition du pouvoir et prêts à foncer avec leurs terribles moyens de destruction et de contrainte, constituent dans tout Etat moderne une phalange consciente de son pou-

voir et qui se développera fatalement en écoutant dans son tabernacle la voix de son propre dieu. Cela peut mener au meilleur ou au pire. C'est une sorte de cancer technique de la puissance dont on ne peut faire l'ablation sans toucher à la puissance même. C'est un cancer inopérable des Etats modernes, mais avec lequel on peut vivre. Je ne crois pas du tout que nous en soyons au point où les savants, comme jadis les prétoriens de Rome, puissent renverser les empereurs. On ne voit pas comment, à l'heure actuelle, dans des Etats structurés comme les Etats-Unis ou l'U.R.S.S., ils pourraient gouverner, mais on voit en effet comment ils peuvent freiner. Par là, ils peuvent contribuer à briser les monstres aveugles du monolithisme, ils peuvent être ainsi un facteur de détente et peut-être de paix. Mais ils écoutent, eux aussi, d'une certaine manière, la voix des monstres : ce qu'ils nous annoncent en réalité, c'est une civilisation d'hommes masqués, une civilisation de blouses blanches. Ce qu'ils sont en réalité, c'est une autre puissance anonyme se superposant ou, comme on voudra, se composant avec d'autres puissances anonymes. On peut les préférer au front de taureau du Parti ou de l'Argent. Mais d'une autre manière, ce sont d'autres dieux au regard vide qui prennent place au-dessus de nous. Ce qu'ils nous prophétisent, ce qu'ils prolongent, ce qu'ils consolident, c'est toujours un monde de robots au service de la termitière.

Il suffit d'ouvrir cet effrayant catalogue de la puissance du monde moderne pour voir combien sont fragiles en réalité les spéculations que nous fondons sur l'Europe. Lorsque, il y a vingt ans, nous décrivions l'Europe comme une troisième force capable de balancer la force des deux monstres naissants, nous escomptions une réalisation rapide de l'Europe et un développement rapide de sa puissance, lui permettant de devenir dans un délai assez bref l'égale de l'U.R.S.S. et des U.S.A. Mais le retard qui a été pris dans la réalisation de l'Europe s'est répercuté dans tous les domaines. Dans le domaine stratégique, dans lequel l'Europe a pris un tel retard qu'il est impensable aujourd'hui qu'elle puisse se doter d'un armement ato-

mique équivalent ou seulement comparable à celui de ses voisins. Dans le domaine industriel où l'Europe a négligé les recherches et les industries d'avant-garde qui donnent la maîtrise matérielle de l'univers. Enfin, dans le domaine de cette relève des usines par les cerveaux qui est la garantie dans l'avenir de l'avance réalisée dans le présent. Si l'on s'en tient à des termes de géopolitique ou de puissance, il faut convenir que l'idée d'une Europe troisième force est aujourd'hui une idée qui a perdu une grande partie de son contenu et de ses perspectives. De même qu'en 1946 monter la garde devant la ligne bleue des Vosges était devenu une préoccupation aussi étrange dans le monde moderne qu'une hallebarde peut l'être dans notre armement, on peut se demander si l'efficacité d'une troisième force européenne n'est pas, militairement, en 1968, une idée aussi dépassée que la défense de la ligne bleue des Vosges l'était en 1946. C'est sur ces divers points que je voudrais attirer l'attention de ceux qui réfléchissent sérieusement à notre destin actuel et à celui de l'Europe et qui ne se paient pas de mots.

Il ne suffit pas de dire : « l'Europe unie et indépendante est la clé de toutes les difficultés présentes », il faut aussi savoir exactement ce que représente cette formule, à quelles conditions elle est valable et dans quelles circonstances elle ne l'est plus.

A ce point de notre raisonnement, c'est paradoxalement la résistance du Nord Viet-Nam qui nous paraît un élément très important et également très nouveau du monde qui se construit chaque jour sous nos yeux. Je souhaite qu'il n'y ait pas d'équivoque sur ma position. Je pense que les Etats-Unis défendent au Viet-Nam une frontière du monde libre qui dépasse infiniment l'enjeu géographique local. Ils démontrent, comme précédemment en Corée, que les conquêtes clandestines ne sont pas permises, que les agrandissements de territoires que le monde communiste peut avoir la tentation de chercher en dehors de ses frontières par la subversion seront à chaque fois des conquêtes coûteuses et difficiles. En faisant cette démonstration, c'est nous-mêmes que les Etats-Unis protègent contre le communisme. Et nous pouvons seulement nous

demander pourquoi ils n'utilisent pas au Viet-Nam toutes leurs forces et toutes leurs possibilités. C'est d'une autre manière que la résistance du Nord Viet-Nam est une leçon pour tous les Etats du monde moderne. Cette résistance que le peuple allemand n'avait pas inventée malgré son énergie et sa combativité prouve qu'il existe contre les armements modernes, en dépit de leur caractère gigantesque et précisément à cause de leur caractère gigantesque, des modes de défense imprévus et efficaces. Elle montre aussi que la lutte entre les nations ne se ramène pas purement et simplement à l'affrontement de leur puissance militaire, que l'énergie, le courage, la qualité de l'être humain restent un facteur essentiel de toute guerre. Elle nous avertit surtout qu'il y a disproportion entre le gigantisme des moyens de destruction employés et la *taille* de l'être humain. A partir d'une certaine extension de la guerre industrielle, il y a inadéquation entre la puissance des moyens de destruction qui restent effroyables et la *taille humaine*. En raison de sa taille, l'insecte humain par des moyens simples peut devenir relativement invulnérable aux armes aveugles qu'on dirige sur lui. La conquête, qui est en définitive la contrainte des volontés, apparaît finalement comme une opération qui se fait à *l'échelle humaine*, d'être humain à être humain. C'est-à-dire qu'elle n'est efficace, qu'elle n'est réelle qu'à partir du moment où il y a occupation du territoire par des forces classiques quadrillant suffisamment la région occupée ou trouvant suffisamment de complicités pour que sa présence puisse briser toutes les résistances.

Cette inadéquation des moyens du monde moderne à la taille humaine est peut-être aussi remarquable dans le domaine de la production que dans celui de la guerre. Jacques Palente, dans la même enquête, cite des exemples frappants d'erreurs de la production industrielle de masse qui ont abouti à une pénurie durable ou à des destructions massives, précisément parce que le contact a été perdu entre la planification de cette production gigantesque et le consommateur auquel on la destine. Ce que le monde libéral oppose de plus fort au monde collectiviste

dans
effica
Ce q
néces
c'est
très
d'un
peu
force
peu
pour
lité
class
elle
chez
qual
tera
reste
au f
vérit
acco
de l
mair
giqu
A
péer
doit
forc
de l
fact
impo
cette
devo
ques
pure
tiqu
n'es
notr
fero
que

dans le domaine de la production est précisément cette efficacité qui règle toujours la production sur la demande. Ce que peut représenter l'Europe, ce que représentera nécessairement à l'avenir toute indépendance européenne, c'est, dans tous les domaines, ce que Léon Blum appelait très bien le maintien d'une *échelle humaine*, c'est-à-dire d'un monde non monstrueux qui respecte l'homme. Il est peu probable que l'Europe puisse résister par ses propres forces à une attaque nucléaire soviétique. Il est même peu vraisemblable, dans l'état actuel des choses, et encore pour un certain nombre d'années, qu'elle ait la possibilité de résister efficacement à une offensive militaire classique. Mais l'Europe ne sera pas conquise pour autant, elle ne sera pas *assimilée* pour autant. Tant qu'il restera chez les hommes d'Europe l'énergie, la volonté, le courage, qualités proprement animales de l'homme, l'Europe restera inassimilable. Elle continuera à *être*, c'est-à-dire à rester elle-même, quels que soient les symboles gravés au fronton des mairies. Ce qu'elle représente, ce qui est véritablement son passé et son destin, c'est d'avoir été accordée et de rester accordée aux lois du développement de l'animal humain et de rester la terre où l'animal humain vit selon les règles de son développement zoologique normal.

A chaque moment, la politique d'indépendance européenne, c'est-à-dire notre volonté de survie et de liberté, doit donc avoir pour préoccupation de calculer selon nos forces nos alliances et nos possibilités. Ces contingences de l'indépendance peuvent varier. Elles ne sont que des facteurs transitoires. Mais elles sont des facteurs très importants car ce sont des facteurs de sécurité. C'est cette vision réaliste des choses que nous avons le devoir d'opposer à ceux qui, pour des raisons idéologiques et sans autre examen, demandent qu'on renonce purement et simplement à la protection du pacte atlantique. Mais en même temps, nous devons savoir que ce n'est pas dans le pacte atlantique qu'est notre avenir et notre sécurité suprême. Mais en nous-mêmes. Car, que ferons-nous si quelque crise intérieure secoue l'Amérique au point de la rendre impuissante ? C'est en nous-

mêmes que nous devons relever les qualités de l'animal humain. Elles sont notre capital. Elles sont notre protection et notre raison d'être. Les nations d'Europe ont besoin d'énergie, de force et de lucidité beaucoup plus que de grands mots. C'est dans la mesure où notre résolution apparaîtra comme un obstacle à peu près infranchissable que nous avons une chance de rester à l'écart, si elle se produit un jour, de la guerre des mondes. Nous devons être un morceau qu'il n'est pas intéressant d'attaquer parce qu'il est trop dur à avaler.

Dans la ligne politique que nous devons en permanence nous proposer, les points essentiels restent donc ceux que nous connaissons bien. D'abord, destruction systématique de la structure et des points d'appui du parti communiste qui constitue l'élément de quadrillage et d'administration de l'occupant éventuel. Ensuite, maintien sous des formes souples, du système de sécurité atlantique qui ne peut être remplacé présentement par aucun autre *parapluie*. En troisième lieu, lutte permanente contre les états-majors de l'occupation invisible qui commandent secrètement tous les mouvements de notre politique, nous imposent des intérêts qui ne sont pas ceux de nos peuples et disposent de nous comme d'une piétaille qu'ils peuvent engager dans les pires conditions pour la défense de leur suprématie. Enfin, reconstitution de la qualité biologique de l'homme d'Occident par le retour à l'énergie, à la loyauté, aux vertus viriles même encombrantes, qui feront de lui une *matière première* irréductible au pharaonisme collectiviste ou à tout autre forme d'esclavage. Ces objectifs restent, en permanence, ceux du *réarmement moral* de l'Occident et c'est seulement en nous y attachant que nous avons des chances, dans l'avenir, d'être autre chose que d'immenses bancs de sardines sur lesquels les techniciens du monde moderne jettent leur gigantesque filet.

Maurice BARDECHE.

Les États-Unis et la Stratégie Communiste

Le déchaînement du racisme antiblanc aux Etats-Unis au cours de cet été, a presque réussi à faire passer au second plan les opérations militaires du Vietnam. La guerre éclair du Moyen-Orient qui de par son exceptionnelle brièveté, n'a pas permis l'instauration d'un théâtre permanent d'opérations ainsi que la diplomatie soviétique le souhaitait pour alléguer la pression américaine au Vietnam n'est cependant pas finie. Il serait faux de croire que les soviétiques, qui, bien que de race blanche restent cependant l'ennemi n° 1 de l'Occident, abandonnant l'espoir de rallumer cette partie du Monde à laquelle les Etats-Unis du fait de leur importante communauté israélite portent un intérêt attentif. Néanmoins une reprise des combats au Moyen-Orient, contre le peu d'envie qu'en ont, autrement que verbalement, les leaders arabes, nécessitait une reconstitution totale non seulement du potentiel militaire, mais également de l'économie qui délaissée pendant des années au profit d'un budget militaire exorbitant est aujourd'hui moribonde. Et l'on a pu voir techniciens russes et chinois œuvrer côte à côte à ce travail, détruisant la légende qui veut en Occident que Russes et Chinois se contrecarrent mutuellement partout où cela leur est possible, il convient de bien se convaincre qu'au-delà de leurs querelles idéologiques aux-

quelles les données raciales ne sont pas étrangères, communistes russes et chinois ont par priorité un ennemi commun : l'Occident. Voir dans la présence de Russes un élément plus rassurant que ne le serait une présence chinoise relève de la naïveté politique la plus complète. La répartition des champs d'action de chacun des camps communistes se fait essentiellement en fonction des données matérielles et géographiques qui caractérisent les théâtres d'opérations. Ce point acquis, on peut observer au Moyen-Orient que la reconstitution du potentiel militaire arabe est presque achevée. Le pont aérien, garanti par le mouillage de la flotte russe à Alexandrie, a fonctionné jour et nuit pour apporter les centaines de chars et d'avions nécessaires au rééquipement de l'armée égyptienne. L'armée jordanienne fidèle à son armement américain et britannique a pu grâce à l'aide ces deux pays reconstituer son matériel militaire. L'aide anglo-saxonne étant destinée à empêcher la pénétration en Transjordanie des divisions irakiennes et algériennes qui aurait constitué un danger autrement plus grand pour le trône hachémite que pour l'Etat d'Israël. Jusqu'à la France gaulliste qui tienne à prendre sa part dans ce réarmement; l'embargo des armes françaises au Moyen-Orient ne s'appliquant pas à l'Afrique du Nord où ne se trouve aucun pays récemment belligérant et avec laquelle nous jouissons de « rapports privilégiés ». L'aide au « pays en voie de développement » englobe aujourd'hui la fourniture d'armes ! L'Algérie semble d'ailleurs prendre très au sérieux son rôle de « pays dur » au sein du camp arabe; il nous reste à souhaiter qu'une éventuelle mobilisation des Algériens passe par le retrait des Algériens de France en priorité pour rejoindre leurs drapeaux à moins évidemment que la coopération n'impose leur intégration et leur équipement par l'Armée française qui ensuite les amène à pied d'œuvre au Moyen-Orient même.

De tout ceci, il ressort que le camp communiste tente désespérément de créer un nouveau front où les Etats-Unis soient entraînés. Il faut savoir en effet que si la victoire des Etats-Unis et de ses alliés dans l'ancienne Indochine n'est pas acquise, rarement la situation ne s'est

mieu
culai
de r
deux
cong
l'ang
et d
la p
veme
savoi
« so
tant
jeun
faveu
nuisi
défer
1961.
chés
née
gnen
leurs
nisé
solda
sont
sont
qui
mêm
fois
le S
Asiat
Le
Mac
ment
entiè
Ce
meur
les r
bard
Viet
obje

mieux présentée pour le monde libre. Les actions spectaculaires (mais est-il si spectaculaire de tirer cinq obus de mortiers sur un avant-poste dont on est séparé de deux kilomètres et de s'enfuir aussitôt après ?) des Vietcongs à la veille des élections au Sud Vietnam. Trahissant l'angoisse que ressentent les dirigeants du Nord Vietnam et du Vietcong de voir des élections libres garanties par la présence de journalistes étrangers, cautionner massivement le « régime fantoche du général Ky ». Il faut savoir que les populations rurales sont continuellement « sollicitées » par les Vietcongs qui réclament un important ravitaillement en vivres et... en hommes forçant des jeunes gens à rejoindre leurs rangs. Ce retournement en faveur du régime anticomuniste est particulièrement nuisible dans la remise sur pieds des milices d'auto-défense rurales qui avaient cessé de fonctionner depuis 1961. Les rangs vietcongs gonflés de « volontaires » arrachés à leurs familles, ont subi depuis le début de l'année plusieurs milliers de désertions de gens qui rejoignent soit les rangs de l'armée sud vietnamienne soit leurs familles. Le Gouvernement du général Ky a organisé des unités spéciales uniquement composées d'anciens soldats vietcongs, pour des raisons évidentes ces unités sont particulièrement efficaces. Les opérations militaires sont curieusement interprétées par la presse européenne qui voit en la moindre perte américaine, une défaite, même si le chiffre des vietcongs anéantis y est de dix fois supérieur. La stratégie américaine visant à isoler le Sud Vietnam et les Vietcongs du reste du Sud Est Asiatique, commence à atteindre ses buts.

Les récentes déclarations de militaires américains et de Mac Namara lui-même qui passe pour traduire les sentiments du président Johnson ont étonné l'opinion tout entière.

Ces déclarations apportaient la confirmation des rumeurs qui avaient filtré du Pentagone suivant lesquelles, les militaires américains ne comptaient pas sur les bombardements au Nord Vietnam pour faire capituler le Vietcong. Ces bombardements avaient pour unique objectif la destruction jusqu'à paralysie du potentiel éco-

nomique du Nord Vietnam qui se trouverait ainsi gravement gêné pour ravitailler les partisans vietcongs au Sud, à travers une frontière qui se fait de plus en plus difficile à franchir. Il est significatif que les combats rangés qui opposaient « Marines » aux troupes vietcongs opérant à l'échelle du bataillon aient disparu au Vietnam. Pour spectaculaires qu'ils fussent ces engagements se révélaient trop meurtriers pour les Vietcongs qui ont ainsi dû recourir aux moyens du terrorisme individuel qui a l'inconvénient d'entraîner des pertes de vie de civils Sud Vietnamiens en proportions croissantes ce qui n'est pas fait pour hausser la cote du Vietcong auprès de la population.

Le minage massif de la frontière du Nord Vietnam et l'installation de commandos de chasse vivant sur le modèle vietcong rendent un véritable exploit le franchissement de la frontière aux troupes importantes. Ainsi qu'on le voit le Vietcong s'essouffle, face aux nouveaux renforts américains qui risquent de débarquer, à l'augmentation des effectifs proposée par l'Australie, la Nouvelle Zélande et surtout à l'accroissement de la redoutable division Tigre Sud coréenne, le Vietcong nécessite un répit de toute urgence sous peine de risquer l'écrasement.

Ce répit, le camp soviétique espérait l'avoir en exploitant la prétendue « conscience universelle » dont le mécanisme avait joué lors du combat pour l'Algérie française, et provoquer ce désaveu moral sur les arrières auquel les combattants sont toujours très sensibles. Mais les manifestations de quelques milliers de drogués, d'invertis et de cas pathologiques de toutes sortes, de même que la marche pour la paix au Vietnam de quelques dizaines de milliers de noirs étaient peu de choses face à la puissante manifestation de soutien des New-Yorkais aux combattants de la liberté au Sud Est Asiatique. La télévision française qui se presse de nous montrer le moindre chahut de partisans du L.S.D. en faveur du Vietcong, s'est bien gardée de nous passer les images de cette manifestation il y a quelques mois. Elle avait peur en effet qu'on y voit non des huluberlus déguisés de manière paramilitaire cas aussi pathologiques que les « vietniks », mais simplement les Américains moyens, citoyens

honn
rait
tée.

La
rapid
for a
nam,
1 %
Y.A.F
pour
tion
mani

La
les A
trioté

C'e
ques
leur
idéol
l'été,
nisat
qui s
lutio
dent
a cis
tes c
F.N.I
savoi
(Mus
niste
troit.
pel s
états
tive
porta
ment
force
l'ord
para
leme

honnêtes et conscients de leurs devoirs, ce qui ne laisserait évidemment aucune place à une interprétation éhontée.

La réaction américaine à la propagande défaitiste a été rapide. Dans les milieux universitaires à la « Students for a democratic society » qui prône le retrait du Vietnam, et qui selon l'enquête du F.B.I. regroupe moins de 1 % du nombre total des étudiants, s'oppose la puissante Y.A.F. (Young Americans for Freedom, jeunes Américains pour la liberté) dirigée par Tom Huston, cette organisation est en flèche et compte dès la rentrée, contrer toute manifestation défaitiste dans les universités.

La tentative communiste pour établir une césure entre les Américains combattant au Vietnam et leurs compatriotes vivant aux U.S.A. a été un échec cuisant.

C'est par le mouvement d'émeute noir que les Soviétiques espèrent maintenant forcer les Etats-Unis à relâcher leur pression au Vietnam. Si l'on examine l'orientation idéologique des groupes responsables des émeutes de l'été, il est frappant de constater que ce sont les organisations les plus travaillées par la propagande marxiste qui sont à l'origine directe des émeutes ; le R.A.M. (revolutionary armed movement) A.A.S.M. (afro-american student movement) the blood brothers, le S.N.C.C., the spartacists... sont tous des mouvements ouvertement marxistes qui proclament leur soutien à Nasser, à Cuba, au F.N.L., à la Chine. Force est de se poser la question de savoir pourquoi un mouvement comme les black Muslims (Musulmans noirs) qui est lui farouchement anticommuniste n'a pas pris part aux émeutes de New-York et Détroit. Le système des émeutes tournantes qui oblige le rappel simultané des gardes nationaux (réservistes) dans des états différents permet de nécessiter une mobilisation affective de troupes locales et fédérales beaucoup plus importantes qu'elles ne devraient l'être. Le but est évidemment de provoquer une mobilisation quasi permanente des forces actuelles. Lorsqu'on sait que le rétablissement de l'ordre à Détroit a nécessité 18.000 hommes dont des parachutistes de 101^e division aéroportée qui est naturellement une unité fédérale et que des centaines d'émeutes

de ce genre peuvent à tout instant se produire sur le territoire des Etats-Unis, on comprend le peu d'enclin des dirigeants américains de se départir des forces qui assurent la sécurité de leurs concitoyens sur le sol même de la Nation. La manœuvre apparaît clairement. L'année 1968 est une année présidentielle qui verra la désignation au cours de primaries des candidats à la Maison Blanche et au cours de l'élection même du prochain président pour 4 ans des Etats-Unis. Or 45.000 hommes ont été promis à Westmoreland, le commandant en chef des troupes alliées au Sud Est Asiatique et si l'on considère que les gardes nationaux ne peuvent être mobilisés en permanence, les renforts promis pour le vietnam ne pourraient l'être qu'en rappelant une classe de réservistes qui serait une mesure extrêmement impopulaire, surtout à la veille d'une élection présidentielle. Il va de soi que tout dirigeant lucide préférera conserver ses troupes pour assurer la sécurité des habitants de son pays avant de les envoyer à plusieurs milliers de kilomètres renforcer un corps expéditionnaire qui est loin d'être en difficulté. La réaction des dirigeants américains à cette tactique qui selon Carmichael leader du S.N.C.C. présent à la conférence de l'O.S.P.L.A. (organisation de solidarité des peuples latino-américain) consiste à créer « vingt ou trente Vietnam » sur le territoire même des Etats, n'est pas encore connue à l'heure où ces lignes sont écrites. Il semble toutefois que les Américains aient décidé de retourner leurs pièces aux principaux organisateurs de ces désordres en Amérique qui du fait de leurs contacts privilégiés avec la Tanzanie où les noirs américains peuvent évoluer sans se faire remarquer, c'est-à-dire aux Chinois. Le terrain rêvé était pour cela le Thibet, c'est dans la chaîne de l'Himalaya, essentiellement dans les monts Hedin et semble-t-il près de la frontière du Bhouton qu'évoluent les groupes de guérillas que les Américains ont pris en main. On se souvient de l'inqualifiable agression commise par les Chinois contre le Thibet en 1952. Or si l'armée thibétaine avait facilement été réduite à merci, il convient de se rappeler que la moitié des Thibétains sont des moines, partisans fanatiques du chef Thi-

béti
poli
tère
qu'
tres
pay
Les
dès
gué
laie
dan
qu'
riqi
chir
dire
tion
sarc
plus
d'un
mer
qu'
mer
non
jusc
tiqu
géné
tiqu
autc
taire
que
dit
men
men
ravi
quis
tiell
l'aff
mien
au
ligne

bétain le Dalaï Lama réfugié aux Indes, à la fois chef politique et chef religieux. Ces moines dont les monastères sont situés à des altitudes invivables pour d'autres qu'eux, se sont réfugiés sur des plateaux situés à 6.000 mètres et plus où règne continuellement la brume dans le paysage déchiré des montagnes les plus hautes du monde. Les quelques troupes chinoises envoyées à leur poursuite dès 1954, année où apparurent timidement les premières guérillas, furent décimées par une altitude qui les saoulaient et des guerilleros qui après un raid se réfugiaient dans un pays de brume où on ne peut circuler autrement qu'avec un masque à oxygène. Le peu d'importance numérique et potentiel des guérillas avait poussé les autorités chinoises à ne maintenir que quelques troupes pour interdire l'entrée des rares villages, espérant que les conditions climatiques vaincraient à elles seules les maquisards. Or, au début septembre la nouvelle a circulé que plusieurs divisions chinoises avaient été transportées d'urgence au Thibet où les guerilleros auraient pratiquement massacré les garnisons chinoises. Il est probable qu'utilisant l'axe du Népal, les Américains ont abondamment ravitaillé les maquisards thibétains qui bien que nombreux ne présentaient aucun danger pour les Chinois jusqu'à ce qu'ils fussent équipés correctement. Cette tactique pourrait aisément si les Américains le voulaient se généraliser dans les pays communistes du Sud Est Asiatique. Rien qu'en Chine existent différentes tendances autonomistes dont des fractions importantes sont réfractaires au communisme, essentiellement avouons-le, parce que ce dernier prend l'apparence des Chinois proprement dit comme les Mongols du Tchahar qui sont essentiellement des nomades. Au Nord Vietnam les Etats-Unis ravitaillent les maquis qui ont été organisés et structurés qui évoluent autour de Dien Bien Phu sont essentiellement destinés dans l'optique américaine à parfaire l'affaiblissement du potentiel économique Nord Vietnamien dans le but de gêner le ravitaillement qu'il octroie au Vietcong, ces maquis gênent considérablement les lignes de communication du Nord Vietnam.

Il est à craindre cependant que malgré cette mise en place de maquis anticommunistes du Sud Est Asiatique, les émeutes noires téléguidées par les marxistes ne cessent car aucune compensation ne pouvait jouer dans cette lutte ; l'avantage que procurent au communisme ces maquis dépassent largement celui que les maquis anticommunistes procurent aux Etats-Unis où ils ne peuvent compenser l'insécurité qui s'y installe.

C'est pour ces raisons que plus encore qu'au Sud Vietnam c'est aux Etats-Unis que se décidera la guerre. L'attitude du peuple américain décidera de l'avenir du monde libre dans le Sud Est Asiatique. La propagande communiste souffle aimablement à ceux qui y sont réceptifs que les sommes d'argent consacrées au Vietnam sont précisément celles qui manquent pour transformer les ghettos noirs en logis habitables ce à quoi on peut répondre que le budget du Michigan (dont Détroit fait partie) était l'un des plus importants quant aux sommes consacrées pour améliorer la condition des noirs ce qui ne les a pas empêchés d'être saisis d'une folie destructrice. La campagne électorale pour les présidentielles tournera à n'en pas douter autour de la question du retrait ou du maintien des troupes américaines au Vietnam et au problème des émeutes noires qui, nous l'avons vu, y est lié. Les récents sondages d'opinion laissent voir 47 % de gens mécontents de la façon dont Johnson mène la guerre ce qui assure une majorité d'autant plus grande que parmi ces mécontents se trouve une importante proportion de gens qui considèrent la façon dont Johnson conduit les opérations comme pas assez énergique. C'est pourquoi les observateurs politiques attendent avec impatience que les 2 partis américains désignent leurs candidats en espérant qu'un républicain « feacon » (partisan de la guerre) s'opposera à un démocrate « dove » (partisan du retrait) ce qui par le résultat ne laisserait aucun doute sur les désirs des Américains. On a coutume de dire que l'élection d'un président de la république aux Etats-Unis conditionne pour 4 ans le destin de la planète. Jamais autant que l'année prochaine ce ne sera pas vrai.

Serge VOLMER.

Les populations russes et les Allemands en 1941

QUAND LA RUSSIE TENTAIT SA LIBERATION

Au moment où l'on fête l'anniversaire de la Révolution d'Octobre et la pseudo-unanimité nationale autour des dirigeants du régime, l'on peut examiner comment s'est manifestée cette « unanimité » lors de la vraie grande crise russe, lorsque les blindés de la Wehrmacht foncèrent sur la Mecque du Bolchevisme.

Invasion ou Libération ?

Les Allemands avaient préparé avec soin leur campagne psychologique contre la Russie des Soviets. Gaucher, dans son nouveau et remarquable livre sur : « l'Opposition en U.R.S.S. 1917, 1967 », a montré comment les formations de l'O.N.U. (organisation nationaliste ukrainienne) furent concentrées face à l'U.R.S.S. sous les ordres de Ruman Chukevich, le futur chef de l'U.P.A. (Armée de Libération de l'Ukraine). Plusieurs de ces bataillons (dont le fameux bataillon Nachtigal) foncèrent vers Lvov puis Kiev, accueillis en libérateurs par les populations ukrainiennes.

Dans cette Ukraine si lourdement frappée par les bolchevicks durant la guerre civile puis la collectivisation, les Allemands furent considérés comme des vengeurs,

faisait enfin une réalité de la chute rêvée du régime honni. Le film « Mourir pour Varsovie » montre des images révélatrices de vieilles ukrainiennes bénissant les formations allemandes se ruant au travers des plaines d'Ukraine.

Dans les Pays Baltes, l'accueil des populations baltes fut, peut-être, encore plus enthousiaste. Tandis que dans une innommable déroute, les hordes rouges fuyaient devant les troupes du groupe d'armées Nord, des partisans antisoviétiques entraient en action et attaquaient les Russes en retraite. Mieux, le corps d'armée lithuanien, intégré depuis 1940 dans l'Armée Rouge, se soulevait à la fin de juillet 1941, massacrait les commissaires politiques, et, sous le commandement du général Kubiliunas, se ralliait en bloc à la Wehrmacht.

Des combattants de la liberté lettons s'emparaient de Riga qu'ils remettaient intact aux premiers soldats allemands.

En Esthonie, les « Frères de la Forêt » intensifiaient une guérilla déjà active et prenaient des contacts aussi bien avec la Wehrmacht qu'avec les frères de race finlandais, eux aussi engagés, dans la Croisade contre le Bolchevisme.

Dans les populations caucasiennes et asiates, les Allemands étaient impatientement attendus. Les petits groupes de rebelles existants se renforçaient dans l'espoir de l'arrivée prochaine des « Germanskis ». L'énorme empire de Staline vacillait sur ses bases.

Même parmi le peuple grand russe, des craquements étaient en train de se produire. Si de nombreux soldats rouges se faisaient tuer sur place, d'autres passaient en nombre aux Allemands, après avoir abattu les « jusqu'aux-boutistes », Komsomols et Politrouks (jeunesses communistes et commissaires politiques). Des centaines de milliers de soldats russes se laissaient faire prisonniers ou désertaient.

Mais les Allemands commettaient la folie d'apparaître plus en conquérants et en colonisateurs, qu'en libérateurs. Si le retour à la liberté religieuse leur attirait la sympathie des paysans, le maintien des kolkhozes provoquait une violente colère contre les Allemands.

Des hordes de bureaucrates se ruèrent à l'assaut des territoires conquis, gênant bien inutilement les populations.

Le III^e Reich n'avait aucune politique russe cohérente. Il est vrai qu'une telle politique était à peu près impossible :

Ou miser sur les nationalités opprimées et disloquer le colosse russe (c'était le projet de Rosenberg, nommé ministre des Territoires occupés, mais sans aucun pouvoir réel).

Ou s'efforcer de trouver des russes favorables et créer un gouvernement russe de libération nationale (projet d'hommes comme les futurs comploteurs du 20 juillet 44 : Tresckow, von Stauffenberg, etc.); mais c'était alors se mettre à dos les populations allogènes de la Russie, les plus engagées dans la lutte contre le bolchevisme.

En outre, Hitler et des dirigeants nationaux-socialistes comme Goebbels étaient de vrais hommes politiques. Ils faisaient la guerre aux Russes pour donner à l'Allemagne un espace vital qui leur paraissait indispensable. Ils ne voulaient pas perdre les fruits de la victoire en se créant de futurs compétiteurs. Des pantins comme les chefs des démocraties occidentales, un Roosevelt par exemple, pouvaient gagner la guerre et perdre la paix pour ne pas avoir compris ce fait essentiel que les conditions d'exploitation de la victoire comptent autant que la victoire elle-même. Eux n'étaient pas capables d'une erreur aussi grossière et ils ne misèrent sur les mouvements de libération que lorsqu'il fut trop tard, lorsqu'ils eurent abandonnés, du fait des défaites militaires, leur plan de colonisation de la Russie. L'activité des bandes de partisans, préparées longtemps à l'avance par les hommes du Kremlin, entraînait une répression sans douceur et, surtout, sans grande clairvoyance. Pris dans l'engrenage de la terreur et de la contre-terreur, les paysans avaient tendance à en rendre responsable l'occupant.

Les Gauleiter nommés en Russie libérée se conduisaient souvent en satrapes mégalomanes, tel Koch en Ukraine, ils s'opposaient à toute administration autonome; ainsi le gouvernement de l'Ukraine libre de Setsko se retrouva en totalité au camp de concentration allemand de Sach-

senhausen-Orienenburg, avec son chef politique, Stefan Bandera et son chef militaire, le colonel Melnyk. De ce fait, les nationalistes ukrainiens passaient, en partie à l'opposition armée, et les maquisards de l'U.P.A. attaquaient aussi bien les garnisons allemandes que les bandes de partisans rouges.

Les multiples erreurs allemandes sapaient l'élaboration d'un front commun contre Staline.

Les manques criards d'organisation et de ravitaillement des camps de prisonniers russes entraînaient un sort épouvantable pour les troupes rouges capturées, ce qui n'était pas fait pour inciter celles-ci à la reddition.

De plus en plus, la libération allemande apparaissait comme l'invasion de l'ennemi héréditaire.

Malgré cela, de plus en plus nombreux, des volontaires de Russie ex-soviétique, revêtaient l'uniforme allemand pour lutter contre le bolchevisme.

Volontaires contre le Bolchevisme.

Dès le début du conflit, deux formes de recrutement existaient pour les Russes désireux de combattre aux côtés des Allemands :

— Les Hiwis (Hilfswilligen) étaient recrutés littéralement sur la ligne du front, parmi les prisonniers de guerre. Il s'agissait, en gros, du même phénomène que les P.I.M. (prisonniers internés militaires) vietminh servant volontairement dans les troupes du Corps Expéditionnaire français en Indochine.

Plusieurs centaines de milliers d'Hiwis servaient de chauffeurs, cuistots, serveurs de mortiers, de combattants ordinaires.

— Les Ordnungdienst (service d'ordre), policiers chargés de la lutte contre les partisans, groupaient plusieurs centaines de milliers de volontaires. Les combattants les plus valables étaient groupés dans les batailles de sûreté (Schutzmanuschaft bataillone) souvent lancés sur le front contre des attaques rouges, malgré leur armement trop léger. Les Baltes étaient extrêmement nombreux dans ces bataillons.

Outre ces deux formes de recrutement, il existait toute une poussière de petites unités, levées à l'initiative de chefs locaux (escadrons cosaques ou turkmènes, bataillons tatars de Crimée, etc.). Mais rien qui forma de près ou de loin une quelconque Armée de Libération Nationale.

Certains Allemands finirent par trouver le chef de la dite armée en la personne du général Audrey Audrejevitch Vlassov, commandant prisonnier de la II^e Armée Rouge de Choc. Après bien des tribulations, l'Armée de Libération Russe (R.O.A.) réussit à compter deux divisions (636^e et 637^e Panzergrenadierendivisionen de la Wehrmacht), troupes qui ne servirent finalement à rien, si ce n'est, ô paradoxe ! de combattre leurs frères d'arme SS à Prague, le 9 mai 45, avant d'être livrés aux Russes par les Américains.

Mais bien d'autres Russes combattaient dans les rangs de l'armée allemande.

Tout d'abord les soi-disant « Vlassoviens » des Osttruppen (troupes de l'Est) du général Kostring, qui combattaient plutôt mal que bien les envahisseurs anglo-saxons à l'Ouest, il est vrai que lorsque un général allemand pouvait écrire qu'il était difficile « de faire se battre des Russes en Normandie contre les Américains », il montrait bien l'erreur des Allemands utilisant ces volontaires comme de simples mercenaires, et non comme des croisés de l'antibolchevisme. Toutes ces unités géorgiennes, arméniennes, tatars, uzsbecks et autres furent emportées par la débâcle allemande à l'Ouest.

En Italie, par contre, les turkmènes de la 334^e division d'infanterie se battaient magnifiquement, sauvant la XIV^e Armée allemande de l'encerclement, après la chute de Rome. Pendant ce temps, la SS, d'abord totalement opposée à la création d'unités de volontaires russes ou allogènes, formait ses propres unités.

Ainsi naquirent :

la 14^e division SS « Galizien » formée de nationalistes ukrainiens,

la 15^e SS « Lettland », division d'élite lettone.

la 19^e SS « Latvia », seconde division lettone,

la 20^e SS « Estland », recrutée parmi les esthoniens, la 29^e SS « Russiche I » et la 30^e SS « Russiche II » (ensuite « Weissruthenien ») qui furent rapidement mutées à la R.O.A. de Vlassov.

La fameuse brigade de pirates du SS Oberführer Kaminski constituait l'un des éléments de choc de ces SS, futurs soldats de Vlassov, les 1^{re} et 2^e divisions SS de cavalerie cosaque (et la 1^{re} brigade à pied) représentaient l'apport du peuple cosaque à la lutte contre le bolchevisme.

Des légions SS géorgiennes, arméniennes, tatars, turkmènes, etc., combattaient aux côtés de ces grandes unités, formant une part numériquement importante des divisions SS, dernier bastion de la forteresse Europe.

Finalement à la fin de 1944, au moment où Vlassov constituait, malgré l'opposition des chefs des minorités nationales, son comité pour la Libération des Peuples de Russie, bien plus d'un million de Russes ou d'allogènes luttèrent dans les rangs de la Wehrmacht ou de la Waffen SS contre le bolchevisme et pour l'indépendance de leur patrie.

Lorsque les troupes rouges progressent irrésistiblement vers l'Ouest des millions de civils russes suivent les troupes allemandes dans leur retraite, faisant l'un des premiers « référendums avec les pieds » de l'époque contemporaine.

Dans les zones où se réinstalle la N.K.U.D., une répression sauvage suit la victoire des rouges. Khrouchtchev, le « bon papa-gâteau » de l'imaginerie démocratique, fait massacrer près d'un million d'Ukrainiens, soutiens des maquis de l'U.P.A., qui poursuit héroïquement son combat désespéré.

Partout, enfin unis contre le péril bolchevick, nationalistes antiallemands et nationalistes pro-allemands continuaient la lutte contre l'envahisseur. Mais la résistance était bien vaine devant l'énormité des moyens mis en œuvre par les troupes du N.K.U.O.

Cependant, pendant des années, les guérilleros nationalistes de l'U.P.A., des Frères de la Forêt ou de l'Armée de Libération Lithuanienne menèrent la vie dure aux Rouges, malgré le lâche abandon de l'Occident.

Les uns après les autres, les chefs moururent au combat, le SS standartenführer Rebane pour les Frères, Chukévitch alias Tarass Chuprinka pour l'U.P.A. et combien d'autres, tombés pour la liberté de leur patrie.

Mais leur exemple demeure pour tous les habitants de l'Union Soviétique, leurs noms peuvent appeler de nouveau à la révolte et au combat les peuples opprimés par le bolchevisme. Les tyrans du Kremlin ont pu prendre Vlassov, Bunitschenko, Krasnov, et tant d'autres combattants de la liberté, ils n'ont que consolidé pour un certain temps leur pouvoir. Tôt ou tard, un nouveau Rudolf Bangerski incitera à la lutte les lettons, un Osman Refaat les restes du peuple tatar, un Bandera les Ukrainiens, un Vlassov ou un Malychkiné les grands-russiens, un Kaminski les bielo-russiens. Alors l'Empire Rouge sera proche de sa fin.

François DUPRAT.

La Télévision française

Quand la radio était le seul propagateur des ondes à domicile, il suffisait de tourner un bouton pour capter un autre émetteur si l'émetteur officiel français ne convenait pas aux oreilles. Malgré les attaches indirectes des postes périphériques avec le gouvernement, l'auditeur trouvait des propos plus qualifiés et plus indépendants des versions de l'information dirigée. Avec la télévision, le choix n'est plus possible : première ou deuxième chaîne... en attendant la troisième, publicitaire, que le *business* jouissant des influences du pouvoir réussit à faire admettre. Dans le Midi, la télé monégasque apporte un supplément aux programmes français. C'est à peu près tout pour l'instant dans la télévision à l'exception des frontaliers captant quelques émissions étrangères.

La télévision n'est pas encore un instrument au point, au maximum de son efficacité. Dans un temps x, il suffira d'appuyer sur un bouton pour capter les images de New-York, de Tokyo ou de Sydney. Un ingénieur suisse, sur un récepteur conçu par lui, reçoit des images de Moscou et de Johannesburg. Cet homme est trop pressé. Il y a encore beaucoup d'appareils de télévision deux chaînes à liquider avant de permettre une rapide « universali-

sati
me
cou
« n
la
six
mie
196
pér
bles
le
cen
pou
L
se
frei
pro
se
plu
plic
de
nou
figu
siè
le

I
télé
gar
gér
et
con
fai
les
lis
con
tie
inv

sation » de la télévision. Quand le procédé *Secam* commença à faire parler de lui, l'annonce de la télévision en couleur fit frémir les détenteurs de stocks d'appareils « noir et blanc » ; alors, officiellement, on fit savoir que la couleur ne serait pas commercialisée avant cinq ou six ans. La vente reprit et, deux années après, les premiers postes à visions colorées apparurent. A la fin de 1967, les cinq ou six millions de postes en usage seront périmés et les nouveaux coûteront plus de 5.000 F ; payables à crédit, les acheteurs ne manqueront pas, bien que le récepteur équivalent ne vaille que 2.400 F en Europe centrale. Ainsi va le commerce jusqu'à la prochaine étape pour le poste de télévision récepteur universel.

Les recherches pour cette dernière étape commerciale se poursuivent activement un peu partout, mais elles sont freinées par certains pays discernant le « danger » d'une propagande extérieure en images. La parole radiotée peut se controverser, se démentir ; la propagande télévisée est plus pernicieuse car des images peuvent se passer d'explications. Nous n'en sommes donc pas encore au stade de la télé universelle, mais elle n'est pas si éloignée que nous le pensons. Nos postes de télévision actuels feront figure d'ancêtres, émouvants ou risibles, avant la fin du siècle, quand le petit écran aura définitivement remplacé le théâtre et le cinéma transformés en parkings.

*
**

Dans la plupart des pays, à de rares exceptions près, la télévision est considérée comme un organisme de propagande gouvernementale. La France n'échappe pas à cette généralité ; les manœuvres sont plus ou moins adroites et subtiles, elles n'en tendent pas moins à une « mise en condition » de l'opinion autant par la présentation des faits que par l'orientation de l'information et, surtout, par les silences de ladite information. Si l'orientation du gaullisme est progressiste, elle illustre son imagerie avec la convocation, outre le « marquis rouge », Emmanuel d'Astier de la Vigerie, par une production de « journalistes invités », recrutés essentiellement à gauche (de *l'Huma-*

nité, de *l'Express*, du *Nouvel Observateur*, du *Monde*) confrontés à des journalistes gaullistes bon teint genre Droit, Frossard ou Charpy. Quand nous aurons une O.R.T.F. libre, nous verrons Tréno du *Canard Enchaîné* (l'organe politique le plus influent de France). Rebatet de *Rivarol*, Devay de *Minute*, Bauchet de la *Voie de la Paix*, Figueras du *Charivari* et quelques autres dont Lucien Lecoin. Nous aurons alors des débats intéressants, voire passionnés et passionnants, entre véritables journalistes. Un garçon pris par son sujet c'est Lucien Bodart bien qu'il appartint à *France Soir*. L'exception confirme la règle. Mais tout cela manque de vie et ce n'est pas « la limace » — comme nous l'appelions au *Petit Parisien* pendant l'occupation — Bénédetti qui peut en donner. Réconfort provisoire : malgré la tentative d'endoctrinement, les dernières élections législatives démontrèrent que l'emprise sur l'opinion du téléspectateur était beaucoup moins importante qu'on ne le supposait. Quel sera le résultat après une pratique à longueur d'années... Surtout chez les jeunes n'ayant aucune formation politique ? Question à reposer plus tard.

Toute propagande abusive comporte un revers. Quand défilent les images des fastes élyséens, ministériels et autres festivités ostentatoires, les téléspectateurs (qui ne croient plus au père Noël et n'oublient pas qu'ils sont aussi les contribuables assumant les frais de ces somptuosités) se mettent à réfléchir... Les décors d'opérettes coûtent très cher ; ils sentent un passéisme un peu désuet et surtout inutile... Des pays plus riches que la France, comme les Etats-Unis et l'Union Soviétique, ne se rendent pas ridicules par un clinquant qui éblouit peut-être les roitelets nègres ou arabes, mais qui n'ajoutent rigoureusement rien au progressisme déclaré de la V^e République et à l'histoire de la France quand les mêmes petits écrans révèlent à beaucoup de Français l'existence des zones, lèpre d'une civilisation, et la persistances des taudis.

*
**

Il y a des bonnes choses à la télévision française et il y en a d'autres.

La culture des idoles, pour attirer la jeune clientèle, n'est pas des plus sagaces. On sent souvent des combinaisons de marchands de chansons et de disques planant sur certaines productions et mise en valeur de personnages rigoureusement sans talent, tout juste aptes à pousser le refrain à l'issue d'un repas de famille, genre Sylvie Vartan par exemple. Que Mireille Mathieu soit « une voix », d'accord, mais son manager ou l'O.R.T.F. eussent pu lui faire donner des leçons de comédie, comme Marilyn Monroë en prenait encore au sommet de sa gloire ; elle n'est absolument pas une Edith Piaf et s'apparenterait plutôt à Damia. Cette jeune fille sympathique devrait regarder Patachou « vivre » une chanson. Georgette Lemaire, elle, est de la trempe de Piaf car, dit-on dans le métier, elle « chante avec ses tripes » (L'auteur de cet article a commis une bonne centaine de chansons avant la guerre, il sait donc de quoi il discute). Vouloir imposer une Régine, animatrice d'une boîte de nuit, saisie du démon de la chansonnette, est se moquer du public ; cette femme n'a aucune « présence » sur scène, elle ne sait quoi faire de ses mains et, de forte corpulence — nous ne le lui reprochons pas — sa vêtue manque d'esthétique scénique. Elle n'a aucune chance de succéder à Fréhel malgré une bande de flagorneurs qui... arrêtons-nous là. Régine est une fille qui a bon cœur.

Nous ne cherchons qu'à faire ressortir le degré de médiocrité que des affairistes en coulisse (et même en gros plans) *cherchent à imposer au public* ; le ridicule essai de Jean Marais en chanteur de charme ne leur suffit pas. Côté hommes, et je crois que Bruno Coquatrix partage mon sentiment, un chanteur que l'on ne produit presque jamais chez les jeunes, a montré un talent inné : Pierre Provence. Les autres ne feraient qu'un lever de rideau chez Pacra. Antoine et Dutronc sont des garçons intelligents car ils se foutent d'un public avec des chansons parfois cinglantes, et, plus ils crachent leur mépris par l'idiotie calculée ou les coups de bâton à un snobisme de décadents, plus ils encaissent d'argent. Bravo, il est

génial de rançonner la connerie ; ils savent que leur vogue ne durera pas, mais ils en profitent à un million du cachet, plus les droits d'auteur, plus les droits de disques. J'ai de la tendresse pour leur intelligence.

Dans la catégorie chanteur, je préfère l'anarchiste belge, Jacques Brel, qui lui, chante vraiment, à la fois avec son cœur et ses convictions. Charles Trénet n'a pas encore compris qu'il avait l'âge de la retraite ; dommage, il fut un bon poète de la chanson et pourrait se contenter de vivre confortablement avec ses droits d'auteur. Georges Brassens est un « cas » ; excellent poète à la Villon, il abuse du même air de guitare, ce qui rend ses galas un peu monotones.

La télévision use vite les vedettes autant que les chansons. Que restera-t-il de tous ces chanteurs dans une dizaine d'années ? Une douzaine de noms de chaque sexe. Un Johnny Halliday deviendra — comme Sheila — un bon acteur d'opérette ; dommage qu'il n'acquiert pas un minimum de culture qui eût suppléé à un manque évident d'intelligence... si l'on en juge par ses réponses à certaines interview.

Peu de ces « idoles » parvenues à la vedette travaillent vraiment pour se perfectionner dans un métier. Gesticuler n'est pas jouer. Des milliers de midinettes et de peintres en bâtiments possèdent, au moins, autant de voix que ces roucouleurs devant micros ; ils n'ont pas l'attirance des planches. D'autres refusent de franchir des échelons, parfois obligatoires, pour accéder à l'affrontement du public, échelons qui sont ou la coucherie, ou l'homophilie ou le sophisme ; les talents sûrs ou les ambitions modestes peuvent échapper à ces vicissitudes. On médit et s'insurge contre les cachets exagérés exigés par des vedettes ; l'une d'elles — femme — m'a dit : « *Je fais payer mes dégoûts, mes hontes* »... Il paraît que ce processus d'accession à la publicité serait en perte de vitesse depuis quelques années. Nous ne demandons qu'à y croire quand on offre tant de jeunes « victimes » (volontaires mais décidées à arriver à n'importe quel prix aux honneurs et à l'argent) à l'admiration de millions de spectateurs qui

finissent par s'intéresser aux « vies » non édifiantes de certaines vedettes pour lesquelles des nouvelles définitions de mots ; par exemple « fiancé » peut signifier désormais : amant ou maîtresse, voire maquereau ou grue.

Signalons en passant aux présentateurs, à Lanzac en particulier, que si le tutoiement se supporte entre hommes (à la condition qu'il ne s'agisse pas d'une émission publicitaire pour l'un), d'homme à femme il rend un son équivoque désagréable.

Pourquoi un Biraud a-t-il une « classe » quand il n'appuie pas sur les effets, alors qu'un Guy Lux confond une basse vulgarité avec le souci de « faire populaire » ?

En une ère de progrès de l'inculture, la télévision — dans ses émissions surtout suivies par les jeunes — devrait collaborer plus modestement à l'abaissement du niveau général dans ses numéros de cultures de la vedette dont le champion est certainement ledit Guy Lux dont les insistances sont souvent gênantes dans son « palmarès des chansons ».



La télévision est incontestablement un moyen publicitaire extraordinaire. Nul ne l'ignore en particulier certains de ses employés.

On se passe et se repasse la rhubarbe et le séné. Un directeur de l'O.R.T.F., ayant publié une anthologie des poètes, se fit interviewer par un rédacteur de service à « télé-nuit » (Neil) et, le lendemain, un « débat » s'instituait sur le même livre, tandis que la radio, à son tour, s'occupait du bouquin à la meilleure heure d'écoute. Une telle publicité irradiée eût coûté plusieurs millions au tarif de la « publicité compensée »... On a même vu Pierre Dumayet interviewer un jeune auteur sur son livre, le jeune auteur était son propre fils écrivant sous un pseudonyme. Chaque fois qu'un employé de l'O.R.T.F. a besoin d'une publicité quelconque, il est bien servi. Aux frais des citoyens soumis à la redevance.

Cette publicité livresque est-elle toujours efficace ? Non, pas comme elle est conçue. A cette même télévision, l'acteur Alain Delon ayant déclaré qu'il suivait avec plaisir « Lectures pour tous » eut à répondre à la question : « Est-ce que cela vous donne l'envie d'acheter le livre ? » Spontanément, il répondit par la négative ; il est évident que si l'auteur explique son ouvrage avec complaisance, tout l'attrait de le connaître disparaît. D'ailleurs, un trop long feuilleton sur un livre produit le même effet. Max Fisher, un des anciens directeurs des éditions Flammarion était aussi de cet avis et préférait la « note de lecture » centrant le sujet que la longue prose du critique. Il est excellent que l'O.R.T.F. veuille redonner le goût de la lecture aux Français qui figurent très en bas du tableau des pays lisant le moins de livres. Peut-être s'y prend-on mal, malgré un relèvement dû aux livres de poche concurrençant désormais les foutaises des magazines à sensation.

Des médecins attribuent aux émissions médicales de Pierre Desgraupes... une des causes du déficit grandissant de la Sécurité Sociale. Les malades imaginaires identifient rapidement un malaise avec une maladie trop longuement exposée. Beaucoup de médecins ne sont pas d'accord sur ces émissions... sauf ceux qui en récoltent quelque publicité personnelle ; certains changent de chaîne et refusent de regarder « ces invitations à la charcuterie » (*sic*).

Convenons, et des camarades de l'O.R.T.F. ne me contredisent pas, qu'unaniment les téléspectateurs sont outrés de la longueur des génériques, des citations de noms de collègues, des « merci à » le voisin de studio, des noms que personne ne retient et dont tout le monde se fiche éperdument. Agacement au point qu'un journal hebdomadaire humoristique reçut la suggestion d'un « à la manière de l'O.R.T.F. » en faisant figurer les noms des typos, du metteur en pages, des femmes de ménage, des téléphonistes, des rotativistes, etc... Pourquoi pas ? A voir tant d'individus dépourvus de talents profiter de la publicité du petit écran, la technique et ses annexes veulent aussi que leurs noms soient offerts à l'admiration des foules ! Démocratie vue par le petit bout de la lorgnette,

administration d'état pusillanime devant les cadres, ennui du cochon de payant anonyme. On m'assure qu'à la télé soviétique, le travail d'équipe est plus discret, autant que celui des obscurs savants se livrant aux fastidieuses recherches de laboratoire et dont le public n'a la révélation de quelques rares noms qu'à propos d'un prix Nobel par exemple. Le bébé d'Anne-Marie Peysson demeurera un exemple de cabotinage-copinage qui a plutôt desservi la speakrine.

L'O.R.T.F. « club de copains » ? Manque de tenue évident, peut-être manque d'autorité. La télévision se situe, sans contestation possible, à une classe nettement inférieure à celle de la radio améliorée depuis deux ans malgré le laisser aller d'un Gérard Klein au hit parade.



On discutait depuis longtemps, dans divers milieux, de prises de positions par des israélites à l'O.R.T.F. dans « les postes majeurs » de « contact » avec le public. Après la presse, l'information irradiée ? Avant le conflit israélo-arabe de juin, on dauba beaucoup sur la diffusion, plusieurs fois par jour, de la chanson d'Adamo à la gloire d'Israël « In'ch Allah » et les téléspectateurs absorbaient un assez grand nombre de documentaires sur Israël ; avec la guerre israélo-arabe, il y eut accélération avec des malices cousues de fil blanc ; par exemple, sortirent des fonds de tiroir des tas de vieux films sur les persécutions nazies qui, évidemment, devaient rappeler l'antisémitisme hitlérien, donc arguer en faveur des Israéliens. Complaisances de séquences filmées sur les « manifestations pro-israéliennes de masse » avec vedettes favorables, bien « cadrées » par la caméra comme Guy Béart et Halliday. (Ce qui explique peut-être leurs trop fréquentes apparitions sur le petit écran).

Quand Edouard Sablier (alias Schamasch), chef du service politique présida un débat sur la crise du Moyen-Orient, son exposé n'était pas faux, mais ses silences équivalaient à des contre-vérités. Le « faire-valoir » d'As-

tier s'appelle Crémieu, celui de Duverger, a nom Léon Hamon (Lew Goldenberg) etc... Des protestations assez générales accueillirent les fantaisistes interprétations partiales de Roger Stéphane (alias Worms). Des apparentements sont un peu gênants pour l'objectivité dans des crises où la confession hébraïque tient une certaine place. Nous savons, depuis juin 1967, grâce à Edmond de Rothschild, la violence du Juif citoyen français réagissant en nationaliste israélien antiarabe ; cela n'est pas toujours apparent car on cultive beaucoup le pseudonyme-camoufleur dans la presse et à l'O.R.T.F., ce qui permet éventuellement, d'imprimer des accents classiques à certaines présentations ou même à des choix de programmes (1). Le téléspectateur et l'auditeur seraient mieux guidés des intentions ou d'un état d'esprit si chaque pseudonyme était suivi du patronyme.

L'O.R.T.F. est un service d'état qui devrait apporter un maximum d'objectivité dans les informations de politique générale étrangère ; cela éviterait, par exemple, la protestation officielle des Etats-Unis contre l'antiaméricanisme systématique radiodiffusé par les postes français. Des remarques fielleuses du nommé Séveno sortent rarement du bon tonneau. Zitrone a davantage de tact, mais Lanzi est, de loin, celui qui a su trouver l'aisance du personnage, de surcroît, il a une élégance de parole qui manque à ses confrères. Garçon agaçant par sa suffisance, Marcillac pousse l'outrecuidance à figurer dans l'illustration du générique et Maurice Ferro se veut casseur d'assiettes au moins par le ton.

Quelques types qui connaissent bien leur métier de journalistes et l'honorent ; d'autres jouent au cinéma, font de la publicité ou de la propagande.

*
**

(1) A qui était donc confiée l'émission « Permis la nuit » qui eût pu être amusante, et qui devint rapidement graveleuse ?

La télévision est devenue un « cas social ». Elle appelle une attention plus soutenue et plus profonde allant au-delà des critiques de programmes. Ce cinéma à domicile en ère déjà orientée vers l'imagerie anémiant la pensée aura une influence de plus en plus pesante sur une partie de la population, celle qui lit le moins et abandonne tôt les études. Il est réconfortant de connaître un nombre de personnes (dont le cercle s'agrandit) qui consultent le programme à l'avance et décident de ne pas tourner le bouton, si les émissions ne leur conviennent pas ; il y a moins de « voyeurs de n'importe quoi pourvu que les images défilent » ; ils se rabattent sur une bonne émission de radio française ou étrangère. Cette auto-sélection marque une saturation du mauvais goût, sans aller encore jusqu'à la réponse de cette princesse française mariée à un comte belge : « ...mais oui, nous avons la télévision... à l'office pour les domestiques ! »

Office d'état, la télévision s'est laissée envahir par une certaine démagogie engendrant la médiocrité et le service à rendre, peut-être à cause d'un sommet manquant de rigueur et cédant aux pressions et recommandations des politiciens ou d'hommes d'affaires. Mon confrère, l'acide Clément Ledoux, du *Canard Enchaîné* a souvent parlé de « bordel » à propos de l'O.R.T.F. ; il semble ne pas avoir tout à fait tort ; même si le mot est pris dans son sens figuré... à moins qu'il soit accepté dans les deux sens. Un service national de cette importance ne peut pas tolérer les insuffisances et les amabilités qui ne profitent pas à la régie. En diffusant plusieurs heures par jour pendant 365 jours, la permanence de la perfection n'est pas réalisable. Encore faut-il que les grosses ficelles soient acceptables par qui n'est pas uniquement composé de naïfs.

Ces lignes forment une sorte de conclusion à une expérience ; en plein accord avec ma fille (20 ans), j'ai remis l'appareil dans un coin du grenier ; nous sommes découragés par les cucuteries de Guy Lux, des indigences généralisées des « navets » fonds de tiroir, de jeux dont les appels à la mémoire font fi de l'intelligence, etc... Il y a

encore d'excellentes émissions à « France culture » et surtout à la radio suisse !

La politique a peut-être besoin de la télévision, moyen d'abrutir les électeurs !

Pierre FONTAINE

J
titu
l'ac
cer
cile
réti
Mo
son
por
que
tout
plai
E
mai
gale
gris
ce r
l'his
mon
cons
du I
en c
— a
des

Pérennité d'Ingres

Faisant une brève recension des manifestations qui constituèrent la trame de la saison artistique 66-67, je mettais l'accent, en ma précédente chronique, sur la célébration du centenaire d'Ingres, mort le 14 janvier 1867, à son domicile parisien du 11 quai Voltaire, et l'annonce de la grande rétrospective de son œuvre qui après celle du musée de Montauban allait être l'événement majeur de la nouvelle saison. Cette exposition, inaugurée le 27 octobre, fermera ses portes le 29 janvier prochain, trois mois donc durant lesquels amateurs, artistes, critiques, simples curieux auront tout le temps de voir et de revoir cette exposition exemplaire : 264 numéros à son catalogue, dessins et peintures.

Elle est la plus importante de toutes celles qui furent jamais consacrées au grand artiste, après celle de 1911 à la galerie Georges Petit, dont l'organisateur avait été l'ingrisme exemplaire, Henry Lapauze, l'ancien conservateur de ce même Petit-Palais, qui consacra pratiquement sa vie à l'histoire et à l'étude de l'œuvre de son illustre compatriote montalbanais. Le comité d'organisation — constitué par les conservateurs du département des peintures et des dessins du Louvre sous la direction de Michel Laclotte, conservateur en chef, l'équipe du Petit-Palais avec à sa tête Adeline Cacan — a fait merveille, aussi bien pour le choix, la remise en état des peintures appartenant à nos collections nationales, le

prêt de tableaux appartenant aux collections privées ou publiques, françaises et étrangères, que pour l'aménagement des salles. Celles retenues l'ont été sur le circuit intérieur du musée, où l'éclairage zénithal assure les meilleures conditions de présentation sur des cimaises spécialement étudiées, notamment celles destinées à recevoir les peintures ; tendues d'un tissu grège leur tonalité renouvelle en quelque sorte l'optique sur des œuvres que nous étions habitués à voir sur d'autres fonds qui en atténuaient souvent la polychromie et l'effet.

Si l'on peut regretter l'absence de quelques œuvres, que les dispositions strictes de leurs donateurs interdisent de sortir, celles du Musée Condé à Chantilly et du Musée Bonnat à Bayonne, d'autres, par contre, sur lesquelles on pouvait ne pas compter sont venues prendre leur place, en provenance de grandes collections américaines et russes. Leur réunion constitue un assez extraordinaire spectacle.

La première impression qui s'en dégage, abstraction faite de toute considération esthétique ou technique particulière, est l'unité, l'homogénéité de cet ensemble où coexistent les témoignages d'une carrière d'artiste qui fut exceptionnellement longue et féconde. Ingres mourut à 87 ans et depuis son entrée à l'Académie de Toulouse, en 1791, jusqu'à sa mort, en 1866, ce n'est pas moins de 75 ans qui verront se poursuivre une carrière d'artiste, dont la longévité n'a probablement pas d'égal dans l'école française et dans toute l'histoire de la peinture, à l'exception de celle du Titien, qui mourut quasi-centenaire, terrassé par la peste à Venise, lui aussi en pleine gloire et maîtrise. Je dois dire qu'à ce point de vue aucune des grandes rétrospectives qu'il m'ait été donné de voir en France et en Europe, aucune qui m'ait procuré cette impression d'homogénéité, de continuité dans les moyens d'expression et de réussite à peu près constante. Venant après l'exposition, en 1960, du Tricentenaire de Poussin (anticipé de cinq ans), celle du Centenaire de Delacroix, en 1962, toutes les deux au Louvre, celle-ci constitue le troisième volet d'un tryptique, qui par une chance assez extraordinaire aura offert aux jeunes gens de cette génération trois regards inoubliables sur les grands moments

de la tradition française en peinture. Ces trois expositions furent on peut dire magistrales, réalisées avec le maximum de soins, l'édition de catalogues qui sont des appareils critiques de premier ordre, faisant honneur à l'érudition française, à la jeune phalange d'historiens, de critiques formés aux meilleures disciplines, équipes dirigeantes de nos grands musées.

J'ai déjà eu maintes occasions de leur rendre hommage et la réalisation du catalogue Ingres m'engage à le faire, une fois de plus. Sur ce plan et depuis une dizaine d'années ces travaux catalographiques exemplaires, en dépit de critiques de détail plus ou moins partisans et affaire de spécialistes, nous n'avons plus rien à envier aux pays étrangers, notamment aux U.S.A., lesquels disposant d'étonnantes richesses muséographiques, de beaucoup d'argent, d'équipes de chercheurs spécialisés formés au sein de leurs universités, réalisent de belles expositions comparatives et rétrospectives avec un luxe de présentation, l'édition de catalogues auxquels on ne peut faire le reproche de la brièveté. Je les trouve même d'une prolixité assez souvent spécieuse en ce qui touche les références iconographiques et historiques. Par contre, le catalogue de l'Exposition du Tricentenaire de Poussin auquel avait collaboré Anthony Blunt, le distingué conservateur des Collections de la reine, Directeur de l'Institut Courtauld à Londres, un des meilleurs dixseptémistes actuels, était d'une tenue parfaite et une des contributions les plus précieuses à la connaissance de ce maître merveilleux, sur lequel il reste tant à dire et surtout à nous montrer afin d'en permettre la connaissance intime. Le catalogue d'Ingres est de la même qualité. Ayant fréquemment l'occasion d'émettre des opinions critiques sévères à l'égard de certaines carences ou initiatives fâcheuses de nos services publics, lorsqu'ils font bien et même très bien, il serait injuste et malhonnête de ne pas le dire.

J'en viens aux commentaires se rapportant à l'œuvre de l'artiste et de ce qui nous en est montré. Il y a le dessinateur et le peintre et dans le peintre il est permis de distinguer plusieurs aspects : le portraitiste qui fut incomparable, le peintre de chevalet et le décorateur. Pour le dessinateur

il serait abusif sans doute de trop insister. On a déjà beaucoup écrit sur lui, et tout récemment encore les Editions du Colombier et Albin Michel publiaient un recueil, reproduisant en héliogravures d'une qualité parfaite trente parmi les plus beaux portraits au crayon et études graphiques se rapportant aux grandes compositions du maître. Précédé d'une remarquable introduction par Waldemar Georges, ce petit recueil montrait et disait l'essentiel sur le talent d'un des plus grands maîtres français du crayon et de la plume et probablement un des plus grands de tous les temps. Ce qu'il y a cependant de remarquable et qu'il convient de souligner, ce n'est pas tant dans le graphisme d'Ingres sa haute tenue linéaire, le naturalisme transposé de ses figures, la perfection toute apparente de ces formes enserrées dans un contour d'une justesse, d'une valeur expressive qui ne laisse rien à désirer et tel qu'on ne fit jamais mieux et qu'on ne fera sans doute jamais mieux, c'est une donnée essentielle de toute création plastique *le sens des valeurs*. Par le jeu des contours et du trait plus ou moins appuyé, gras ou maigre, incisif ou léger, disons même caressé, les valeurs fondamentales du subjectile que constitue le coloris du papier utilisé, blanc ou teinté d'ocre, de gris, de gris-bleu, se trouvent modulées, atténuées ou exaltées selon les modalités du graphisme et les plages qu'ils circonscrivent en déterminant leurs rapports. C'est un des aspects fondamentaux du dessin qu'aucun critique, aucun théoricien et probablement peu de maîtres ont su comprendre, analyser, définir. Ingres dessinateur est un extraordinaire valoriste, tel que l'on comprend que le recours à la couleur (à cette couleur-valeur sur laquelle repose en fait tout le problème de la technique picturale) pouvait lui apparaître comme secondaire et en quelque sorte surrogatoire. Ceux qui n'ont pas senti ou saisi de manière plus ou moins explicite ce phénomène essentiel dans l'œuvre dessinée du grand Montalbanais ne l'ont pas compris. Et c'est à la lumière de cette capitale observation que j'engage tous mes lecteurs, qui feront ou referont la visite de l'exposition du Petit-Palais, de regarder et d'étudier attentivement les merveilles qu'elle nous propose, et particulièrement ces

petits portraits à la mine de plomb dont le linéarisme pur pourrait leur sembler échapper à cette déterminante essentielle.



Venons-en après cela directement aux portraits peints, partie de l'œuvre offrant les rapports les plus intimes avec celle du dessinateur. Les visiteurs en retrouveront qu'ils connaissent déjà par leurs visites au Louvre. Ils en découvriront d'autres non moins beaux, sinon plus beaux, qui leur sont inconnus et en tout cas moins familiers : notamment celui de « *Madame de Senonnes* », la perle du musée de Nantes qui compte cependant tant de belles œuvres, celui de « *Madame Gonse* » que légua H. Lapauze au musée de Montauban, celui de la « *Baronne James de Rothschild* » conservé dans la famille et qui figura en 1946 à « *L'exposition des chefs-d'œuvre récupérés* ». Ces trois effigies féminines, où s'affirme le génie sensuel et séduisant du portraitiste, qui fut surtout peintre de la femme, manifestent avec une souveraine autorité le talent d'un de nos plus grands portraitistes dans un genre où l'école française a particulièrement excellé, au point qu'on peut la considérer comme la première du monde, révérence gardée aux maîtres qui s'appellent Holbein, Titien, Raphaël, Velasquez, Rembrandt, Goya. Ingres s'inscrit, ici, à la suite de Fouquet, Clouet, Philippe de Champaigne, Perroneau, de David qui fut son maître et avec lequel il offre sur ce plan tant de convaincantes analogies que pour certaines œuvres de jeunesse des erreurs d'attribution ont pu se commettre — je viens d'en relever une dans un grand musée d'Outre-Rhin, au cours d'une récente visite. Au XIX^e siècle il est incomparable et seuls peuvent l'affronter dans l'époque Géricault — dont l'œuvre de portraitiste est encore mal connue — Chassériau, Courbet qui fut lui aussi un admirable peintre de la femme. Sur ce point celui qui fut plus ou moins à tort considéré comme son rival et son antithèse, Eugène Delacroix, n'a rien produit de comparable. Les portraits de Delacroix, assez peu nombreux, ne sauraient soutenir la comparaison, ni pour la vérité, ni pour l'accomplissement, ni

pour les étonnantes valeurs plastiques et colorées dont les portraits d'Ingres sont la synthèse.

Si le portraitiste chez Ingres n'a jamais fait l'objet de contestations sérieuses et si ces chefs-d'œuvre dans ce domaine atteignent justement dans les enchères publiques des sommets, il n'en est pas de même du peintre de chevalet et par là je veux entendre celui de tableaux aux dimensions plus ou moins restreintes destinés à l'ornement des appartements et des galeries d'amateurs : le peintre de « *L'odalisque* », celui de « *La source* », de la « *Stratonice* », de « *La chapelle Sixtine* », du « *Tu Marcellus eris* » et d'œuvres aux dimensions plus restreintes encore de ces petites scènes historiques dans le goût de celles de Bonington et de Potterlet : « *Paolo et Francesca* », « *Les fiançailles de Raphaël* », « *Don Pedro de Tolède* », « *Raphaël et la Fornarina* ». Il y manifeste à n'en pas douter les mêmes qualités techniques et plastiques que le portraitiste, surtout celui des portraits de l'époque romaine dont les modèles se profilent sur un fond de paysage, mais ils ont soumis le peintre à des problèmes de composition, de mise en perspective, d'expression de valeurs psychologiques et plastiques étroitement associées, sur lesquels et à propos desquels se sont affrontés esthéticiens et dissertateurs de la peinture. J'avoue que les problèmes posés le sont ici de manière plus ambiguë et plus subtile qu'à propos de portraits ayant tous des références précises à la réalité et à son contexte historique. Sans prétendre réveiller les échos des vieilles querelles entre classiques et romantiques, entre partisans de la couleur locale et ceux de la primauté de la couleur considérée en soi sur l'ordonnance graphique et plastique du tableau, je dirai qu'en ce domaine Ingres a fait l'objet de multiples malentendus, malentendus que ses propres déclarations et certains de ses aphorismes n'aidèrent pas à dissiper. En fait « *l'adorateur rusé* » de Raphaël en ce qu'il avait de plus incommunicable, hors de tout académisme, ce Raphaël tendre et fort, qui resta si constamment imprégné des grâces médiévales de ses maîtres de l'école ombrienne, Ingres lui-même si pénétré de l'héritage gothique qu'il ressuscite en

partie
de Vi
curse
avant
ancêtu
ce qu
vanté

Il
critèr
créate
d'échu
de J
s'effor
obser
décor
repre
jet de
sont
taine
s'abst
cation
des t
mand
suivre
des c
Musée
tel le
unes
nous
« *Roi*
Beaux
sible
sionn
dienn
n'est
ni d'a
Conce
sans

partie — mieux que ne le firent les archéologues à l'école de Viollet Le Duc-Ingres — loin d'être régressif fut un précurseur et, au-delà de l'Impressionnisme qu'il put pressentir avant de mourir, l'inspirateur des peintres de Pont-Aven, un ancêtre insoupçonné du surréalisme, l'inspirateur direct, en ce qu'il eut de meilleur, d'un Picasso, ce maniériste trop vanté.

Il est vain de vouloir critiquer un maître à partir de critères qui ne lui conviennent pas. Il faut juger chaque créateur selon ses intentions et si l'on prétend le convaincre d'échec ce n'est qu'à partir de ses propres postulats. Ceux de J.D. Ingres étaient sans ambiguïté, pour peu qu'on s'efforce de le considérer et de l'étudier objectivement. Ces observations faites il n'est que plus facile d'aborder Ingres décorateur, j'entends par là, Ingres peintre d'histoire, pour reprendre une terminologie aujourd'hui désuète. Il fait l'objet de plus graves et permanents reproches. Ces reproches sont ceux qu'il convient d'adresser à une école, à une certaine tradition dont Ingres procédait et dont il ne pouvait s'abstraire dans la mesure même où son tempérament, l'éducation qu'il avait reçue, la nature même et la destination des travaux qu'il dut exécuter, le plus souvent sur commande, l'inclinaient à se conformer à certains idéaux, à suivre certains processus. Nous connaissons toutes les grandes compositions d'Ingres figurant au Louvre, certaines au Musée de Montauban, de Lille, et en quelques grands édifices, tel le « *St. Symphorien* » à la cathédrale d'Autun. Quelques-unes seulement figurent au Petit-Palais. Leur présentation nous offre d'heureuses surprises, ne serait-ce que celle du « *Romulus vainqueur* », que conserve l'École nationale des Beaux-Arts dans la salle de l'Hémicycle où il est peu accessible au public. Commandé en 1811 à Ingres, alors pensionnaire à Rome et encore tout imprégné des leçons davidiennes, cette grande page, mesurant 2,76 sur 5,30 et qui n'est pas sans évoquer le « *Léonidas* » de David, ne manque ni d'ampleur, ni de rythme, ni même de qualités de couleur. Conçue comme un bas-relief, ordonnée sur des verticales, sans creux, ni hiatus bien que enregistrée sur un double plan

que sépare en les reliant une perspective très poussinesque, cette composition ne doit pas être sous-estimée. Les pages ultérieures de la grande maturité de l'artiste seront de qualité inégale. Dans certaines d'entre elles « *Le Vœu de Louis XIII* », sa « *Jeanne d'Arc* », que les organisateurs n'ont pas cru devoir faire figurer à leur rétrospective, Ingres a tenté une synthèse, en se référant à ses diverses sources d'inspirations : davidiennes et néo-classiques, raphaëlesques et romaines, préraphaëlesques et médiévales. C'est précisément cette tentative d'exprimer, plus qu'une esthétique particulière et la référence à une certaine école, un esprit qui les anime toutes, qui constitue l'originalité profonde d'Ingres, ce que la plupart de ses commentateurs n'ont pas compris. Il convient même d'aller au-delà de ces catégories historiques se rapportant à l'évolution de la peinture occidentale moderne et d'évoquer une certaine antiquité classique, plus hellénique que latine, plus devinée qu'apprise et que l'art ingresque, savant et ingénu, rejoint ou retrouve.

Ce n'est pas tant dans « *L'apothéose d'Homère* », cette grande page à la fois si morne et si belle pour peu que négligeant l'effet d'ensemble on en considère séparément certains morceaux que se manifeste cet éclectisme supérieur d'Ingres, peintre de composition et qui sera, sinon par la pratique d'une technique qu'il ignorait mais par l'intention qui l'anime, le rénovateur de la peinture murale, dont son élève Victor Mottez allait retrouver les procédés par l'étude attentive des fresquistes du Trecento et celle du traité de Cennino Cennini. Elle devait être la préoccupation dominante des peintres de l'Ecole lyonnaise avec Hippolyte Flandrin, élève préféré du maître, Orsel, Chenavard, Puvis de Chavannes, avant même que la pratique de ce qui constitue la peinture murale par excellence, *la peinture à la fresque*, ne connaisse sa véritable renaissance dans l'atelier du maître Baudoin. C'est en des œuvres beaucoup moins connues et que nous révèle l'Exposition, que se manifeste cette volonté de rouvrir les chemins de la décoration architecturale, tels les cartons pour les vitraux des chapelles St-Ferdinand à Paris et St-Louis à Dreux. Il y eut aussi les deux grandes compositions du château de Dampierre, « *L'âge d'or* » et

« L'
tielle
et p
ment
Pa
qui
servi
Nabi
allai
dern
ceuv
des
haut

« *L'âge de fer* », la première seule ayant été réalisée partiellement ; nous en possédons une série d'études dessinées et peintes dont le Petit-Palais nous propose quelques fragments.

Par delà ces travaux de décoration il y a l'esthétique qui s'y rapporte et qui devait, je l'ai déjà fait observer, servir d'amorce aux artistes de Pont-Aven et du groupe Nabi qui, dans le sillon ouvert par E. Bernard et Gauguin, allaient renouveler en grande partie l'optique de l'art moderne contemporain. Outre l'incomparable témoignage de son œuvre c'est là que se situe historiquement la présence d'un des plus grands maîtres de l'Ecole française, une de ses plus hautes figures.

F.-H. LEM.

Complots pour une république bretonne

Il vient de paraître sous la signature de Ronan Caerlon un livre portant ce titre, édité à la Table Ronde dans la collection « Histoire Contemporaine Revue et Corrigée ».

Ce livre au titre explosif traite d'un sujet tabou : le particularisme breton et ses prolongements politiques. Jusqu'à ce jour, seul l'ouvrage de Yann Fouéré « la Bretagne écartelée » publié il y a quelques années par Sorlot avait abordé cette question. Cette précision prouve donc l'intérêt incontestable de ce livre, ne serait-ce que pour l'inédit du problème étudié.

L'intérêt principal de ce livre sera de révéler au grand public, à la quasi-unanimité des Français qu'il y a un problème breton, un malaise breton (dont les récentes émeutes de Quimper, à prétexte agricole sont l'épiphénomène. Ce livre révélera que certains Bretons se sentent opprimés non par les Français mais par le système centralisateur qui régit la France, qui transforme le territoire en une grosse tête (la capitale) d'hydrocéphale et un corps malingre qui dépérit de plus en plus (le désert français). Ce drame économique est particulièrement ressenti en Bretagne où brûle toujours la flamme, où certains ont nettement conscience d'être des Français à part. Ceux-là savent (ou ressentent) qu'ils sont des celtes et non d'authentiques latins, qu'ils ont une *langue* (et non « un dialecte » comme l'écrivait Daladier, ce qui atteste bien la méconnaissance du problème par les dirigeants de Paris), des coutumes et une histoire distinctes.

Cette Histoire de la Bretagne n'est plus enseignée mais les Bretons connaissent de nom Nominoë ou savent que la Bretagne fut indépendante jusqu'en 1532. Après le mariage d'Anne de Bretagne avec 2 rois de France, la Bretagne eut un statut d'autonomie jusqu'en 1789, date à laquelle des Bretons sans mandat crurent bon dans la nuit du 4 août d'abolir les droits du Parlement de Bretagne. Dès lors ce fut le règne de la centralisation à outrance, où l'on oublia de dire (puisque la République était une et indivisible) aux Bretons que St Louis n'a jamais été leur roi (cf. un récent article de Morvan Lebesque du Canard Enchaîné) et où l'on pourchassa la langue bretonne (la réaction parle le breton).

A l'attitude passée (« on » ignore le problème), depuis 1945 les gouvernants, surtout « résistancialistes », arguent d'une nouvelle raison pour repousser les pétitions ou motions des autonomistes ou fédéralistes bretons ; selon ces gouvernants, le mouvement breton est exclusivement un mouvement inspiré par l'étranger, même pire c'est un suppôt de l'hitlérisme.

Cela prouve que nos gouvernants sont ignares sur cette question. Car bien avant Hitler, certains Bretons n'acceptaient pas la perte de l'indépendance de leur pays : en 1675, l'affaire du papier timbré voit la Bretagne en proie à une révolte populaire puis en 1719-20, Pontcallec ourdit sa conspiration. Depuis la suppression de l'autonomie, le mouvement de fronde n'a guère cessé ; ce fut d'abord la chouannerie avec sa lutte armée. Ensuite, le problème se porta sur le plan des idées, tout en étant avivé par le réveil des nationalités au cours du XIX^e siècle en Europe et plus particulièrement par celui d'un autre peuple celte : l'Irlande. Enfin, en 1870-71, au cours de la guerre franco-prussienne, ce fut « l'énigmatique destin de l'Armée de Bretagne ». Caerlon en parle longuement dans son livre. De quoi s'agit-il ? La délégation gouvernementale de Tours leva plusieurs armées pour délivrer Paris assiégé ; dont l'une, sous les ordres du général Kératry, était uniquement formée de Bretons. Gambetta inquiet, les exhortait à ne plus penser qu'ils étaient Bretons ; enfin il préféra ne pas les utiliser sur le front et

releva Kératry de son commandement, Gambetta parlant de défendre la République et Kératry de défendre la Patrie. Kératry, indécis, laissa passer alors l'occasion de proclamer l'indépendance de la Bretagne car rien ne pouvait entraver ses projets.

A partir de cette date, le mouvement breton se diversifie : il touche toutes les tendances politiques, il s'intéresse à tous les problèmes culturels ou économiques ou politiques ; il connaît enfin toutes les nuances, simultanément ou successivement, du régionalisme au séparatisme intégral. Ce sommaire survol de l'Histoire bretonne qui précède prouve et l'analyse un peu plus fouillée qui va suivre démontre que, contrairement aux assertions des épurateurs en 1944-45 le mouvement breton n'est pas à la solde de l'étranger et, à fortiori, des nazis qui n'existaient pas alors. De ce fait, on pourra conclure que les épurateurs ignoraient tout du problème breton ou qu'ils assouvissaient ainsi le basses vengeances.

Les Bretons n'ont pas attendu Hitler pour se manifester car en 1898 se crée l'Union régionaliste Bretonne ; en 1901, le Gorsedd des Bardes et en 1905, Bleun-Brug (« Fleur de Bruyère ») d'inspiration chrétienne. Toutes ces organisations réclament 3 choses qui seront d'ailleurs toujours la plate-forme minimale de tous les mouvements bretons. Ce sont : l'étude de la langue bretonne, de l'Histoire de la Bretagne et la décentralisation administrative. En 1911, le 1^{er} parti politique est fondé ; c'est le P.N.B. (Parti Nationaliste Breton) dirigé par Le Mercier d'Ermt dont l'organe est Breiz Dishual (La Bretagne libre). Ce P.N.B. prend certes pour insigne le Henvoud (la svastika) mais en 1911 qui connaît Hitler ? En 1919, l'Union régionaliste envoie une mission à la Conférence de Paris auprès du Président américain Wilson : au nom du principe des nationalités, cette mission veut que la Bretagne recouvre certains de ses droits. En vain. Cette même année 1919, voit surtout naître « Breiz Atao » (Bretagne toujours) dont l'organe publié à partir de 1927 va prendre le même nom. Le parti lui-même sous la direction du franc-maçon Marchal et de Mordrel et Debauvais reprend alors le vieux sigle de P.N.B. Presque simultanément se

créé
et N
nife
nair
le s
sair
bret
ches

Le
mêm
depu
vern
1944

Le
but
logie
toire

Ain
milit
Fran
contr
tonne
gue
gane
sienn
y éta
pour
fascis
Enfin
fédér
gne e
antifr
tagne
dress
P.N.B
très i
consti
dire,
mand.

crée une organisation armée secrète : Gwenn ha Du (Blanc et Noir soient les couleurs du drapeau breton) qui se manifestera par des attentats : en 1932, pour le 4^e centenaire du rattachement à la France, le monument qui le symbolise est dynamité ; en 1936, pour le 20^e anniversaire de l'Insurrection Irlandaise, 4 des 5 préfectures bretonnes sont l'objet d'incendies criminels. Les recherches n'aboutiront jamais.

Les militants bretons continuent leur combat, dans le même esprit et avec les mêmes moyens qui étaient le leur depuis la fin du XIX^e siècle : ils persévéreront sous le gouvernement de Vichy. On les condamnera pour cela en 1944.

Le mouvement breton dans cet « avant-guerre » a un but unique mais des orientations, des nuances et des idéologies très diverses si ce n'est même souvent contradictoires.

Ainsi malgré le fédéralisme de Maurras, les Bretons militants se heurteront souvent aux militants d'Action Française à cause de leur « nationalisme chauvin ». Par contre, un organe des Croix de Feu « La Volonté Bretonne » écrit : « Nous voulons faire honneur à la langue (bretonne) ». Par ailleurs « War Sao » qui est l'organe central des Bretons émancipés de la région parisienne, d'obédience communiste (le rôle de Marcel Cachin y était primordial) titre « Debout pour l'émancipation et pour l'Union des Bretons ! » War Sao lutte « contre le fascisme » et contre « l'oppression du capitalisme ». Enfin, les Francs-Maçons Bretons, tout en réclamant le fédéralisme, disent qu'il ne faut « pas confondre Bretagne et Eglise, Bretagne et réaction, Bretagne et parti-pris antifrançais, Bretagne et capital et encore moins Bretagne et racisme ». Les Francs-Maçons dont Marchal se dressent enfin « face aux formations fascinantes du P.N.B. ». Ils font allusion clairement à Célestin Lainé qui, très influencé par les méthodes de Baldur von Schirach, constituent des groupes para-militaires. On ne peut pas dire, néanmoins, que le P.N.B. soit belliciste et pro-allemand. Au contraire. Ainsi, Debauvais envoie un message

de sympathie aux Basques lors de la destruction de Guernica.

Cependant, Breiz Atao est violemment antibelliciste car il rappelle que la Bretagne a eu 240.000 morts au cours de la Grande Guerre sans aucun avantage pour la Bretagne et dans une proportion nettement supérieure à la proportion française globale. Cette position est d'autant plus honnête que Mordrel et Debauvais voient les possibilités qu'une guerre entrainerait à la Bretagne. Pour Debauvais « tout en n'accordant pas ouvertement notre sympathie à l'Allemagne hitlérienne, très impopulaire en Bretagne », il faut se tenir prêts en cas de guerre. Mordrel est plus explicite : « le salut ne peut venir que par la victoire d'une nation étrangère sur la France... Il n'est pas besoin d'être prophète pour prévoir quel sera cet adversaire victorieux ! » Avec l'approche du conflit, le parti se fait plus mordant et fait couvrir les murs de graffiti, tels que « la Bretagne aux Bretons, la France aux Juifs ». Alors là, cela en est trop et en juin 1938, la III^e République traîne en procès pour la 1^{re} fois les autonomistes bretons. Ceux-ci veulent répondre à l'insulte faite à la Bretagne par le ministre juif Marx Dormoy, qui, en pleine chambre a déclaré : « Un Juif vaut bien un Breton ! » La répression va continuer. Le 18 septembre 1938, le P.N.B. déclare « pas de guerre pour les Tchèques ». On poursuit pour cela les nationalistes bretons mais quelques jours plus tard, Daladier, Président du Conseil, abandonne la Tchécoslovaquie à Hitler sans voir le paradoxe de son attitude. Un des avocats des nationalistes bretons proclame dans sa péroraison : « Ancien combattant breton, je refuse de me battre pour une France gouvernée par des Juifs ! »

Yann BEUZEC.

(à suivre)

La
secte
séanc
troub
Syno
Gran
digni
Mais
cussi
ques
unive
nés p
trusté
Le
débat
Le
comp
nis p
Le
propo
— S
l'inven
Les
Presse
des tra
deman

(1) 4

(2) 4

La Chronique de Jacques Ploncard d'Assac

LE SYNODE

La gravité du malaise provoqué dans l'Eglise par la secte néo-moderniste devait éclater dès la première séance. Le Pape, sagement, connaissant les divisions qui troublent la Chrétienté, avait décidé que les travaux du Synode seraient secrets. Il semblait évident que si ce Grand Conseil de l'Eglise voulait délibérer avec sérieux et dignité, il ne pouvait bien le faire que dans le secret. Mais la secte ne l'entendait pas ainsi. Il lui fallait la discussion sur la place publique. Ce n'étaient plus les évêques du Synode qui devaient discuter, mais le suffrage universel des fidèles, solidement encadrés et conditionnés par les commandos progressistes et la grande presse trustée.

Le premier cri qui s'éleva fut donc : publicité des débats !

Le Pape n'ayant pas cédé, la presse menaça de rendre compte des débats, déclarant que les communiqués fournis par le Vatican étaient « partiels » !

Le correspondant d'*Arriba* (1) au Vatican, rapporte ce propos d'une journaliste anglo-saxonne :

— Si nous ne savons pas qui a dit ceci ou cela, *nous l'inventerons !*

Les « évêques libéraux », écrivait de son côté *Paris-Presse* (2) demandent de « pouvoir briser les secrets des travaux, passant outre aux directives du Saint Siège demandant le secret absolu ».

(1) 4-10-67.

(2) 4-10-67.

On voit alors des évêques « organiser dehors du Synode des rencontres régulières sur le plan international. Les évêques français, précisait M. Fesquet, sont très actifs dans ce domaine (...) plusieurs groupes de travail de trente à quarante évêques chacun sont sur le point de se constituer dans le but de préparer les séances ultérieures du Synode... » (3).

Ce sont là exactement les méthodes qu'on avait vu employer par les députés franc-maçons lors de la convocation des Etats Généraux, à Versailles, en 1789. On forme des clubs, on prépare l'opinion, on institue un groupe de pression.

L'abbé Grégoire, qui était franc-maçon et député à l'Assemblée nationale, a raconté dans ses Mémoires le mécanisme de l'opération (4) :

« Pour forcer la main à l'Assemblée nationale, notre tactique était simple. On convenait que l'un de nous saisisrait l'occasion opportune de lancer sa proposition dans une séance de l'Assemblée. Il était sûr d'y être applaudi par un très petit nombre et hué par la majorité. N'importe (...). Les Jacobins de Paris s'en emparaient. Sur invitation circulaire ou d'après leur journal, elle était discutée dans trois ou quatre cents sociétés affiliées et, trois semaines après, des adresses pleuvaient à l'Assemblée pour demander un décret dont elle avait d'abord rejeté le projet et qu'elle admettait ensuite à une grande majorité, parce que la discussion avait mûri l'opinion publique ».

Telle est la méthode que, près de trois siècles plus tard, les soi-disant « novateurs » du Synode, ces « Antiquaires du Progrès » songent à employer pour influencer les évêques réunis dans la salle des « têtes coupées »...



Si Paul VI avait pu avoir encore quelques doutes sur le caractère de la conspiration ourdie au sein de l'Eglise par les « novateurs », la lecture de *Témoignage chré-*

(3) *Le Monde*, 4-10-67.

(4) T.I., p. 387.

tien
 sous
 So
 fais
 prog
 entre
 évêq
 «
 aux
 du V
 tance
 leur
 mise
 leur
 des
 cette
 avec
 « I
 teurs
 limita
 çaise
 No
 pagne
 afflux
 l'Abbe
 nale
 dans
 d'un
 mettr
 Les
 font
 tent a
 gaire
 seront
 voir p
 Lors
 -uyap
 (1)

rien — je pense qu'on le lui aura tout de même mis sous les yeux — aura achevé de l'éclairer.

Sous prétexte d'aider les membres du Synode « en leur faisant connaître les *bruits du monde* », l'hebdomadaire progressiste *Témoignage chrétien* invite ses lecteurs à entreprendre une véritable campagne d'intoxication des évêques du Synode.

« Si un millier de chrétiens, écrit ce journal, écrivent aux évêques pour leur demander d'aborder la question du Vietnam, leur montrer par des témoignages, l'importance et surtout l'urgence du problème des naissances ; leur demander que des structures de dialogue soient mises en place dans l'Eglise ; il n'est pas possible qu'il leur soit répondu par le silence. Les évêques attendent des laïques qu'ils soient majeurs. A nous de réaliser cette promotion du laïcat en collaborant en fils dévoués avec les pères du Synode ».

« Dans ce but, *Témoignage chrétien* indique à ses lecteurs comment libeller l'adresse et fournit une liste « non limitative » de membres du synode de langue française » (1).

Nous sommes donc très exactement devant une campagne d'intoxication de l'Assemblée synodale par un afflux de pétitions préparées selon la méthode décrite par l'Abbé Grégoire lors de la réunion de l'Assemblée nationale en 1789. Des groupes de pression sont organisés dans l'Eglise pour donner l'impression à la Hiérarchie d'un courant irrésistible auquel l'Eglise devrait se soumettre.

Les « novateurs » oublient une chose, c'est qu'ils ne font que reprendre de vieilles hérésies. Ils ne représentent aucune *pensée nouvelle* dans l'Eglise, mais une vulgaire resurgence d'erreurs cent fois condamnées et qui le seront nécessairement à nouveau sous peu, nous allons voir pourquoi.

Lorsque le 15 août 1832, Grégoire XVI publie la célèbre encyclique *Misari Vos*, on peut dire qu'il a défini

(1) *Le Monde*, 6-10-67.

tivement résumé, en termes d'une force admirable, les réponses passées et futures de l'Eglise à tous les « novateurs » de tous les temps.

Grégoire XVI demandait aux évêques de veiller sur eux et sur la doctrine, comme leur charge leur en faisait un devoir, « vous redisant sans cesse à vous-mêmes, que toute nouveauté bat brèche dans l'Eglise universelle, et que d'après l'avertissement du Saint pape Agathon, rien de ce qui a été régulièrement défini ne supporte ni diminution, ni changement, ni addition et repousse toute altération du sens et même des paroles. C'est ainsi que demeurera ferme et inébranlable cette unité qui repose sur le siège de Pierre (...) que tous se souviennent que le jugement sur la saine doctrine dont on doit nourrir le peuple, que le gouvernement et l'administration de l'Eglise entière appartiennent au Pontife romain... »

Etait-ce là, de la part de Grégoire XVI, intransigeance, conception rétrograde ou bornée ? Non, c'était rigoureuse logique vis-à-vis du caractère même de l'Eglise, comme on va le voir.

*
**

L'argumentation de Grégoire XVI contre les « novateurs » est absolument sans réplique. Elle vaut pour hier comme pour aujourd'hui.

« C'est le comble de l'absurdité et de l'outrage » disait le Pape, que « de prétendre qu'une *restauration* ou qu'une *régénération* lui sont devenues nécessaires (à l'Eglise) pour assurer son existence et ses progrès ».

« Que veulent ces nouveaux téméraires sinon donner de nouveaux fondements à une institution qui ne serait plus, par là même, que l'ouvrage de l'homme, et réaliser ce que Saint Cyprien ne peut assez détester, en rendant l'Eglise tout humaine de divine qu'elle est ? »

Telle est, en effet, l'objection fondamentale à toute « novation » dans l'Eglise.

Ou bien, elle est d'origine divine et, dans le dogme qu'elle a enseigné depuis vingt siècles, elle n'a pu se tromper, ou bien elle a pu se tromper et elle n'est pas d'origine divine.

D.
affro
liqu
héla
par
orig
éton
soci
de c
toire
de la
d'ho
çait
mun
mon
diver
à dé
Ma
sistes
« S
le co
ils é
ter le
pouri
fois,
fidem
Et
progr
filtrat
faudr
clande
sur le
ou se
Géné
La «
du Sy
in int

(1) I

Dilemme tragique auquel chaque pape s'est trouvé affronté par les hérésies toujours renaissantes. Les catholiques qui connaissent l'histoire de l'Eglise — ils sont hélas fort peu nombreux — ne sont en rien troublés par le « progressisme chrétien ». Ils en connaissent les origines, les ruses, les faiblesses aussi. Pie XI s'était étonné un temps des progrès du communisme dans la société chrétienne et puis il avait étudié la chose et, loin de conclure à une poussée irrésistible du « sens de l'histoire », il avait conclu : « C'est qu'il y a là une science de la propagande telle que jamais peut-être de mémoire d'homme on n'en vit d'aussi pénétrante », et il dénonçait comme « auxiliaire puissant de la propagande communiste : une grande partie des journaux à travers le monde » et il ajoutait que tout cela était « favorisé par diverses forces secrètes, qui depuis longtemps cherchent à détruire l'ordre social chrétien ».

Mais Pie XI mettait en cause directement les « progressistes chrétiens ».

« Sous des étiquettes qui ne mentionnent même pas le communisme, disait-il, ils fondent des associations, ils éditent des périodiques qui ont pour but d'implanter leurs erreurs dans des milieux où, sans cela, ils ne pourraient absolument pas pénétrer ; et même maintes fois, ils travaillent de toutes leurs forces à s'infiltrer perfidement dans les associations catholiques » (1).

Et l'on pourrait penser aujourd'hui que Moscou et les progressistes chrétiens ont abandonné les méthodes d'infiltration qu'avait démasquées Pie XI ? Allons donc ! Il faudrait être naïf pour ne pas voir le réseau actif, à peine clandestin aujourd'hui, qui agit au sein de l'Eglise, pèse sur le Synode, comme hier sur le Concile, y a ses agents ou ses dupes, comme les Loges les eurent aux Etats-Généraux de 1789.

La « salle des têtes coupées » ! Ce surnom de la salle du Synode est troublant. Est-ce une malice du Pape ou un intersigne ?

(1) *Divini Redemptoris*.

La Chronique de Pierre Hofstetter

LES NATIONALISTES EN GRANDE-BRETAGNE

Qu'est-ce qu'un nationaliste ?

M. D.S. Fraser-Harris, président du conseil national du nouveau Front National en Grande-Bretagne, dans un discours reproduit par « Candour » d'octobre, répond en se référant à la définition claire et concise que donne le dictionnaire : « Un partisan ou un défenseur du nationalisme ».

Qu'est-ce, alors, que le nationalisme ? Jacques Ploncard d'Assac rappelle, dans son monumental ouvrage « Doctrines du Nationalisme », véritable livre de base du combat nationaliste : « Le nationalisme est essentiellement la prise de conscience des traditions nationales et la dénonciation des mythes, idées et conceptions qui, en les menaçant, risquent de miner cette construction historique qui est une nation déterminée ».

Dans une étude pareillement de grande valeur, « Les Nationalistes », Ploncard d'Assac cite l'auteur du « Disciple » :

« Le Nationalisme n'est pas un parti, écrivait Bourget, en 1909. C'est comme M. Barrès l'a remarqué lui-même dans le titre de ses ouvrages, une doctrine. Elle dérive de cette observation toute expérimentale, à savoir que notre individu ne peut trouver son ampleur, sa force, son épanouissement que dans le groupe naturel dont il est issu (...) L'individu est d'autant plus riche en émo-

tions, d'autant plus abondant en forces sentimentales, qu'il est moins individualiste, plus complètement, plus intimement baigné, noyé dans l'âme collective dont il est une des pensées, dans l'action générale dont il est un des moments. Mais, qu'est-ce cette âme collective ? C'est l'œuvre de la terre et des morts. Ce sont les façons de sentir que celui-ci a élaborées chez ceux-là. Qu'est-ce que cette action générale ? La besogne accomplie par notre race. L'organe local de cette race est la nation, plus profondément la région, et plus profondément encore la famille. Ou plutôt, nation, région, famille ne font qu'un. Ce qui enrichit ou appauvrit l'un enrichit ou appauvrit l'autre ».

« Les Nationalistes » s'ouvre sur une remarque de Charles Maurras : « C'est, quand on y songe, une extrémité odieuse et abominable qu'il ait fallu susciter un état d'esprit nationaliste pour permettre la défense de la nation ».

L'extrémité me semble encore plus odieuse et abominable en ce qui concerne la Grande-Bretagne où, il n'y a pas si longtemps, la défense de la nation allait tellement de soi que personne n'éprouvait le besoin de se dire nationaliste. On se contentait de mettre en pratique ces formules connues : « My country, right or wrong », « For king and country » (et le « Times », qui ne s'était pas encore « modernisé » entre les mains de l'internationaliste ploutocrate lord Thomson, proclamait en français, sous son titre : « Dieu et mon droit »). Tout cela a été changé. La Grande-Bretagne impériale, porteuse d'une haute civilisation aux quatre coins du globe, n'est plus que l'Angleterre des mini-jupes, du LSD, des borborygmes nègres, des « flower people » et d'un ex-employé d'une firme juive devenu premier ministre avec l'accord de la finance apatride.

La transformation s'est faite *de l'intérieur*, insidieusement. La décadence britannique n'est due à aucune défaite militaire mais, comme hier l'empire romain, à des forces qui rongent et pourrissent intérieurement le pays.

Mais un mouvement de protestation, de réaction *natio-*

naliste, est né, et c'est le « National Front », dont le directeur politique, A.K. Chesterton, résume ainsi la tâche immense : « Restaurer l'honneur et la grandeur du peuple britannique ». Chesterton, orateur et écrivain politique de grand talent, qui possède une vaste connaissance des dessous de l'histoire diplomatique, dirige un périodique mensuel d'une lucidité percutante, « Candour », dont l'objet est de « défendre la souveraineté nationale contre la menace de la finance internationale ». On ne saurait être plus clair ! « Candour » est aussi l'organe de la célèbre Ligue des loyalistes de l'empire, dont l'entente avec le « British National Party » de John Bean, militant nationaliste d'une belle vigueur, vient de permettre la création de ce Front National. Il est incontestable que, pour les nationalistes d'Angleterre désespérés devant la mise à l'encan de l'héritage national, la création du Front représente, enfin, un signe d'espoir.

Quels en sont les objectifs généraux ? Notamment : de remplacer ce qui est connu sous le nom de Commonwealth par un système britannique moderne à l'échelle mondiale qui, tout en préservant l'indépendance de chaque nation, assurera une coopération plus étroite entre le Royaume-Uni, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada et la Rhodésie ; d'établir dans le Royaume-Uni un gouvernement suffisamment fort et courageux pour extirper le malaise actuel de l'internationalisme libéral et redonner à la nation fierté dans le passé de la Grande-Bretagne et foi en son avenir « une fois que sa santé morale et spirituelle aura été restaurée » ; de préserver la nation contre le mixage racial et les violences du genre de celles qu'on a vues aux Etats-Unis, de mettre fin à l'immigration non-blanche et de rapatrier les immigrants non-blancs arrivés depuis le vote (aberrant) du « British Nationality Act » de 1948 ; de revoir entièrement l'aide financière à l'étranger et de la supprimer quand elle n'a pas d'intérêt stratégique ou politique ; d'assurer un équitable système de profits et de salaires, basé sur le maintien du principe de l'entreprise privée dans le cadre d'un ensemble à direction nationale ; d'empêcher le mauvais usage de la terre, d'adopter toutes mesures pour combattre le

crime et protéger la police dans l'exercice de ses fonctions, et de créer un mouvement national pour le développement physique et moral de la jeunesse.

Sur le plan occidental, l'objectif du Front est de rechercher avec les pays non-communistes d'Europe et d'ailleurs des alliances appropriées qui remplaceront la participation à des organisations destructrices de la souveraineté nationale, et de résister à toute ingérence hostile de l'O.N.U. ou d'organisations du même acabit. Sur le plan européen, le Front est fondamentalement opposé au Marché commun. John Bean écrit dans son journal « Combat » : « Tout Britannique sain d'esprit désire voir la fin des guerres qui ont été le fléau de l'Europe depuis 700 ans. Tout réaliste sait que nous avons davantage en commun avec les Français, les Allemands ou les Italiens qu'avec les nations « en voie de développement » de cette pâtée de chien ethnologique connue sous le nom de Commonwealth. En conséquence, beaucoup de Britanniques, y compris un nombre estimable qu'on offenserait en les accusant de manquer de patriotisme, ont accepté l'idée d'un Marché commun européen, mais en soupesant le pour et le contre seulement à partir d'une documentation superficielle. Peu d'entre eux ont lu le Traité de Rome. S'ils l'avaient lu, ils se rendraient compte que, bien loin d'être l'aboutissement des désirs des peuples européens, le Marché commun est un racket de financiers internationaux destiné à réduire les nations d'Europe en un esclavage commun sous la férule d'un tout puissant gouvernement mondial ».

Car le Front National, totalement opposé au communisme (comment pourrait-il en être autrement ?), est parfaitement conscient de la menace grandissante de coercition que constituent les grandes banques d'affaires internationales et leurs agences financières et politiques.

Le Front est nationaliste à l'échelle britannique. Mais il existe en Grande-Bretagne des nationalismes régionaux qu'on ne saurait négliger : ce sont le Plaid Cymru au Pays de Galles, le parti nationaliste écossais et un mouvement du même genre en Cornouailles. Il s'agit là, incontestablement, d'une manifestation politique intéressante, car

elle est une protestation, de plus en plus vive, contre la technocratie bureaucratique et totalitaire du directoire cosmopolite installé à Londres. « Nous refusons, dit le Plaid Cymru, d'être avalés par un vaste conglomérat qui, avec la construction du tunnel sous la Manche, s'étendrait de Birmingham à Milan ». Les Gallois luttent pour conserver leur identité nationale, préserver leur culture, leurs traditions. Les nationalistes du Plaid Cymru ont réalisé lors d'élections partielles quelques retentissants succès, réussissant même à faire entrer à Westminster leur président, M. Gwynfor Evans. Le nationalisme des Ecossais est aussi un refus de la décadence britannique : « L'obsession actuelle des Anglais pour le crime organisé, les problèmes de la drogue, les jeux, l'avortement, l'homosexualité, les naissances illégitimes, écrit Ludovic Kennedy, ne sont pas les obsessions ou les problèmes des Ecossais. Ces obsessions s'arrêtent à *la frontière* ».

Mais pourquoi faut-il qu'un nationaliste aussi honorable que Gwynfor Evans souhaite un Pays de Galles autonome *devenant membre de l'O.N.U.* ? Pourquoi faut-il que la courageuse Mrs Winifred Ewing, candidate du parti nationaliste écossais à Hamilton, déclare : « Je désire devenir internationaliste » (et voir l'Ecosse siéger à l'O.N.U. entre l'Arabie séoudite et le Sénégal) ?

Il est fondamentalement impossible à un nationaliste d'être ou de devenir internationaliste. D.S. Fraser-Harris l'a fort bien expliqué : « La vraie division aujourd'hui, non seulement dans notre pays mais à travers le monde, est entre nationalisme et internationalisme. Comme ils sont tous deux l'antithèse l'un de l'autre, aucun compromis n'est possible ». Car, qu'est-ce que l'internationalisme ?

D.S. Fraser-Harris répond en rappelant cette étonnante définition donnée par feu Andreï Vychinsky : « Un vrai internationaliste est celui qui porte sa sympathie pour l'U.R.S.S. au point de lui accorder une aide pratique maximum et de la défendre par tous les moyens possibles ». Ce fut le cas, notamment, de Roosevelt, internationaliste notoire, qui fut une calamité pour l'Europe.

Pierre HOFSTETTER.

La Chronique des Arts

L'ART RUSSE DES SCYTHES A NOS JOURS

TRESORS DES MUSEES SOVIETIQUES AU GRAND PALAIS

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans l'Exposition du Grand Palais, qui durant tout cet automne et jusqu'à la fin de l'année va, concurremment avec celle du Centenaire d'Ingres au Petit-Palais, drainé la foule des amateurs, c'est son titre et son thème. Il met tout le monde à l'aise, aussi bien les critiques *progressistes* ayant tendance à confondre marxisme et esthétique d'avant-garde que les esprits plus objectifs, qui eux s'obstinent à ne pas vouloir prendre les vessies pour des lanternes. J'ai en mémoire, et j'en fis part à mes lecteurs de *Défense de l'Occident*, de l'atmosphère de gêne qui marqua le vernissage de l'Exposition d'art soviétique, au Musée d'art moderne, en 1960.

Devant les suites de chromos, n'ayant d'impressionnant que leur format, célébrant les fastes du régime ou exaltant les vertus socialistes les gens de *Cimaise*, d'*Aujourd'hui*, des *Lettres françaises*, tous thuriféraires obligés des térologies picassiennes, ceux qui célèbrent en termes lyriques les lourdes « tuyauteries » de Fernand Léger, s'excitent aux « *Combats de coqs* » de Pignon, étaient affrontés à un problème dialectique qu'une lecture hâtive de Hegel ne leur avait pas permis de résoudre. Aujourd'hui tout va mieux. On peut en prendre et en laisser et sur les traces de notre

Ministre des affaires culturelles, la main en visière, la mèche interrogative, gloser sur l'art des steppes, s'ébattre à l'aise dans le monde à deux dimensions des icônes médiévales et, prétextant une légitime tension d'esprit, parcourir plus distraitemment les salles consacrées au XIX^e et XX^e siècles. L'honneur est sauf. Vive la Russie éternelle, dont on peut prononcer le nom sans s'écorcher les lèvres sur les sigles auréolés de la faucille et du marteau, outils purement symboliques et dérisoires que l'usage des moissonneuses-batteuses et des marteaux-pneumatiques a rejetés dans un folklore dès longtemps périmé, périmé autant que peut l'être le port de la barbe étalée en éventail sur les plastrons très bourgeois des idéologues de l'autre siècle ou coulant jusqu'à la ceinture des blouses soutachées de galons brodés au point de chaînette.

Bouclé cet avant-propos, je n'en serai que plus à l'aise pour dire quelques mots de cette exposition, dont tout le monde parle ou parlera. Et pour être tout à fait sincère j'avoue qu'elle me déçoit un peu. On a toujours tort de se faire une certaine idée de certaines choses. Resté sur les apports des musées soviétiques à certaines de nos expositions, l'assez prestigieuse exposition du Louvre consacrée aux chefs-d'œuvre français dans les collections russes, évoquant ce passé fabuleux de la Russie de la Grande Catherine, de Pierre le Grand, d'Ivan le Terrible, considérant l'apport si considérable et si remarquable de la littérature, de la musique, de la chorégraphie, du théâtre russe à l'art et à la culture modernes, je pensais entrer, franchissant le vestibule du Grand Palais, dans le décor d'un palais des *Mille et une nuits*. En fait ce fut dans une boutique d'antiquaire, où se mêlaient le meilleur et le pire. Mais si l'expression de ces réactions premières ne prédisposent pas à l'enthousiasme, elles ne doivent pas incliner à l'injustice. L'exposition est très intéressante, méthodiquement organisée et présentée, trop peut-être. Seul pourrait être critiqué, dans le fait ou l'intention, le choix des œuvres du XVIII^e et du XIX^e siècles. Quant au XX^e, c'est au palais voisin de la Découverte, que sa meilleure contribution eut sans doute trouvé sa place, avec un choix des réalisations de l'U.R.S.S. dans le domaine de la technologie, particulièrement de l'aéronautique.

Ce choix décevant répond-il à une carence effective ou à une volonté de minimiser, afin de mieux exalter après les triomphes de la technologie soviétique, les apports de la culture russe classique, laquelle s'est opérée sous le signe d'un Empire considéré comme oppressif et décadent ? Je pencherais pour la seconde hypothèse, si même elle ne répond pas à une volonté absolument consciente. Peut-être estimait-on, en haut lieu, que l'Exposition de 1960 nous avait déjà suffisamment montré et qu'il était inutile d'y revenir. Je renvoie donc, pour combler cette apparente lacune à mon compte rendu de D.O., juin-juillet, 1960.

Des Scythes à nos jours. On a fait aux Scythes une part assez belle, avec tout ce qui constitue la section archéologique de l'exposition : 160 numéros sur 617 que comprend le catalogue. Le compte rendu analytique des objets, pour la plupart sous vitrine, mériterait à lui seul un long et savant exposé. Ce sont des choses qu'il faut regarder attentivement, le catalogue en main. Mais on peut dire que les techniques et la stylistique que ces objets comportent ou évoquent transcendent le cadre historique spécifiquement russe, se rapportant aux cultures d'un vaste continent, ce continent, sur lequel les tsars conquérants étendirent progressivement leur emprise, faisant de la Russie la plus grande nation coloniale du monde et qui, paradoxalement, l'est restée, alors que toutes les nations occidentales ont décolonisé à qui mieux mieux, cédant aux idéologues marxistes-léninistes avec lesquelles les honnêtes démocraties entendaient n'être pas en reste. Ceci dit sans aucune intention de polémique, car mon esprit va ou s'efforce d'aller très au-delà de ces frontières plus officielles que réelles. Lorsque je voyage je n'ai en vue que la terre et les hommes qui l'habitent et la cultivent. Leur langage et leurs coutumes sont pour moi des variétés biologiques au même titre que celles de leur écologie. C'est donc aux organisateurs, à leur compétence, à leur goût qu'il convient de rendre ici hommage en les remerciant pour cette contribution muséographique apportée à l'extension de nos connaissances.

Mais si cette section archéologique est au demeurant très intéressante, sans comporter cependant de curiosités exceptionnelles, celle qui se rapporte à l'art russe du x^e au xviii^e

siècle est passionnante, je dirais mieux prodigieusement intéressante pour les amoureux de la peinture. Elle révélera à la plupart une forme d'expression qui est à peu près ignorée en France, celui des anciennes icônes, pas celui de cette quincaillerie pieuse et de basse époque que l'on peut voir à la vitrine de quelques antiquaires, mais l'expression d'un art n'ayant rien à envier à celui des plus hautes périodes de notre tradition occidentale et méditerranéenne et germanique, un art s'inscrivant dans la suite de celui de Byzance qu'il a perpétué et réanimé en y introduisant un naturalisme tempéré et savoureux, sans en altérer ni l'ordonnance, ni la rigueur linéaire et chromatique.

Cette section, outre ses très beaux compléments se rapportant aux arts mineurs, orfèvreries, tissus, broderies, céramiques, dont les présentations alternent avec celle des peintures, est de beaucoup la plus séduisante, la plus enrichissante des quatre que comporte l'exposition. Elle est due spécialement à la compétence d'un de ses principaux organisateurs, l'historien d'art, membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'U.R.S.S., M. Alpatov, dont les amateurs français connaissent déjà la belle étude sur les icônes russes qu'ont publié *les Editions du Cercle d'art*. Cette suite comprend des icônes allant du XIII^e au XVII^e siècle, des diverses régions et écoles de la Russie, de Szoudal, Pskow, Novgorod, Tver, sans omettre celle de Kiev, la plus ancienne et dont les témoignages sont les plus rares. Elles proviennent des plus importantes collections, Galerie Tretiakov, Musée Roublev, Musée historique de Moscou, Musée russe de Lénin-grad, Musées d'Arts et d'histoire de Kirilov, Zagorsk, Solvytchegodsk...

La plupart de ces icônes ont été dépouillées des plaques d'argent repoussé et ciselé qui sur les iconostases des églises orthodoxes cernaient leurs figures, occultant partie de la composition originelle et dont on les avait revêtues à une période décadente. Ainsi elles nous apparaissent dans toute l'irradiante fraîcheur de leurs couleurs peintes en détrempe, en des gammes vives où s'affrontent en accords complémentaires les verts acides, les roses, les jaunes soufrés et les bleus sourds. Aucun cubiste de la meilleure veine, en ses

plus é
pace
aussi
nogra
tendre
qu'elle

Si l
d'origi
que to
ce qu
arts m
toutes
taux,
appelé
seulen
d'insp
aux p
la pei
vaste
riser
point
électi
au dél
d'artis
térien
d'histe
est pl
une p
ensem
plus g
de la
voluti
ment.
charo
d'art
l'Ecol
Qua
est pr
les pr
foir,

plus évidentes réussites, ne nous a jamais donné sur l'espace à deux dimensions des compositions aussi vibrantes, aussi suggestives et cela sans rien éluder des données iconographiques, du symbolisme des thèmes, de la profonde tendresse qui imprègne les figurants des drames sacrés qu'elles illustrent.

Si les productions de l'artisanat russe ne manquent jamais d'originalité et de saveur, à l'époque classique il est presque toujours marqué au coin de l'esprit baroque, surtout en ce qui touche l'orfèvrerie. Quant aux manifestations des arts majeurs, architecture, sculpture, peinture, elles portent toutes plus ou moins l'empreinte des foyers d'art occidentaux, en raison de la présence et de l'influence des artistes appelés par les tsars : italiens, français, allemands. C'est seulement à partir du XIX^e siècle que le retour aux sources d'inspiration spécifiquement russes commença à rendre aux productions des artistes un caractère d'originalité. Pour la peinture en particulier l'hétérogénéité des régions d'un vaste empire, l'absence d'un foyer principal pouvant polariser ces divers apports n'ont jamais permis de connaître un point de cristallisation parfait, si bien que cet art est resté éclectique. L'on connaît très mal en France ce qui concerne, au début du XIX^e siècle et à l'époque néo-classique l'œuvre d'artistes tels que Brullov, Krylor, Ivanov. A l'époque postérieure, naturaliste, le nom de Répine, portraitiste, peintre d'histoire et de genre, de la plus étonnante fécondité nous est plus familier. Il convient de faire, parmi bien d'autres, une place à part à Isaac Lévitane, mal représenté dans cet ensemble par deux œuvres assez secondaires, qui fut le plus grand paysagiste russe, quelque chose comme le Corot de la steppe. D'autres artistes à l'époque qui précéda la révolution durent s'expatrier pour trouver leur épanouissement. Les cas de Kandinsky, Malevitch, Larionov, Gontcharova, de Marc Chagall sont bien connus des amateurs d'art et de nos critiques mais surtout pour s'être agrégés à l'Ecole de Paris.

Quant à l'art soviétique, la meilleure façon d'en parler est probablement de n'en rien dire. Les directives officielles, les pressions idéologiques ont agi à la manière d'un étouffoir, en orientant les artistes créateurs vers les formes les

plus académiques d'un art de propagande, si bien que la Russie de Staline fut sur ce plan, comme sur beaucoup d'autres, beaucoup moins libre, beaucoup moins originale, beaucoup moins féconde que celle de Nicolas II et Alexandre III.



EXPOSITION VAN DONGEN AU MUSEE D'ART MODERNE

Je n'aime pas Van Dongen — je veux dire, l'homme, qui n'a jamais eu rien d'aimable, cynique, mystificateur à froid, d'une intellectualité assez sommaire et d'une éthique qui ne l'est pas moins — mais j'aime certaines de ses œuvres. Je les aime pour leur *succulence*, comme on aime certains beaux fruits dans lesquels on mord à pleines dents.

La grande exposition rétrospective, que vient de lui consacrer le Musée d'Art moderne, en collaboration avec les Musées hollandais, n'a fait que confirmer ce sentiment. Cette exposition est fort bien faite, représentative de l'artiste et de son œuvre en ce qu'elle a de plus significatif et disons de meilleur, mis à part ce qui se rapporte au versant déclinant (sur lequel on a bien fait de ne pas trop insister) de cette longue carrière d'artiste, qui commencée avec le siècle se prolonge dans une existence de patriarche comblé. Né en 1877, dans un faubourg de Rotterdam, Kees Van Dongen a 90 ans ; ayant obtenu, en 1926, la nationalité française, il vit aujourd'hui à Monte-Carlo une vie retirée, ayant plus que quiconque éprouvé la vanité, le snobisme, les appétits (qu'il ne faut pas prendre pour les goûts) d'une société qu'il a stigmatisée avec une insolence sans pareille.

Van Dongen est pour moi un prestigieux affichiste, le plus grand sans doute d'une époque qui en a connu de remarquables. Non pas qu'il ait jamais, que je sache, exécuté, si ce n'est très occasionnellement, des maquettes pour ces fresques périssables et multicolores, qui sont les seuls ornements de nos tristes cités modernes, mais ses peintures auraient pu, toutes, transposées par la chromolithographie, éclater sur nos palissades et sur nos murs en gerbes de couleur. Ce n'est pas un mince compliment.

Pour le reste le peintre de « *La parisienne* », de « *Fer-*

na
ma
qu
ave
réa
Dri
effi
les
doc
de
vai
gen
tou

RO

C
met
tenc
serv
répu
la v
teur
l'éca
ter
C
de E
vre
tout
son
fort
mèn
dont
les m
et je
borat
d'ain
sans

nande », de « *La femme au collier* », du « *Clown* » n'a jamais su composer un tableau. Peintre de tempérament et tel que lorsque ce tempérament faiblit ou le quitte, avec l'âge, avec l'absence d'un motif propre à provoquer ses sensuelles réactions, Van Dongen n'est plus alors qu'un quelconque Drian, un Jean-Gabriel Domergue sans esprit. La plupart des effigies qui firent son succès mondain et financier durant les « années folles », n'ont plus pour nous qu'une valeur documentaire, marquées au coin des tics de l'époque, vides de signification picturale et plastique ; ce sont de « mauvaises affiches ». De cette époque, trop vantée, Van Dongen reste malgré tout le seul grand peintre survivant, en tout cas et sûrement le dernier des grands « fauves ».

*
**

ROLAND OUDOT, PEINTURES, A LA GALERIE DE PARIS

Crier n'est pas chanter. Et lorsque tous les choristes se mettent à hurler, il est difficile aux solistes de se faire entendre. Cette double évidence, musicale et vocale, pourrait servir d'explication à l'effacement momentané de certaines réputations d'artistes dans la confusion et les clameurs de la vie de notre *civilisation forcenée*. Mais les vrais amateurs, les amoureux discrets de la peinture se tiennent à l'écart de cette foire aux vanités et lorsqu'ils veulent goûter leurs plaisirs familiers ils savent où diriger leurs pas.

C'est ainsi qu'ils sauront trouver le chemin de la Galerie de Paris, où les convie une manifestation consacrée à l'œuvre d'un des rares artistes d'aujourd'hui qui à l'écart de toutes les rumeurs poursuit depuis de nombreuses années son tranquille chemin. Je n'ai pas eu l'occasion depuis fort longtemps de parler de Roland Oudot et ceci me ramène à mes premières chroniques dans un hebdomadaire, dont les pages d'art comptèrent parmi les plus vivantes et les meilleures, aux années qui précédèrent la dernière guerre et je ne dis pas cela par allusion à ma très modeste collaboration. Je n'ai jamais cessé pour autant d'apprécier et d'aimer l'œuvre de cet artiste discret, égal à lui-même qui, sans complaisance à l'égard des modes et des engouements

transitoires, sut parfaire une œuvre faite de mesure, d'équilibre, dans un dialogue permanent avec la nature, en des sites choisis s'accordant avec sa sensibilité, ce registre sobre, où comme le définit si bien son biographe et actuel préfacier, Claude Roger-Marx, « *s'harmonisent les indigos, les bleus de pervenche, les gris de chaleur* » et j'ajouterai cette gamme subtile d'ocres clairs et de bruns chauds qui donnent à sa palette des accents n'appartenant à aucune autre.

Roland Oudot s'inscrit dans cette tradition de peintres-paysagistes français que jalonnent à travers les siècles quelques noms prestigieux mais qui se recommandent tous par la même sobriété et les mêmes distinctions ; ils s'appelèrent Louis Le Nain, Louis Moreau, François Marius Granet, Jean-Baptiste Corot, Frédéric Bazille, Paul-Camille Guigou, Amédée de la Patelière, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus grands.

Au cours de deux croisières en Grèce et les archipels de la Mer Egée, Roland Oudot devait y rencontrer ses thèmes d'élection, ce peintre méditerranéen et d'Ile de France, retrouver son climat spirituel. Il en a rapporté les 34 peintures qui constituaient le panneau central du très beau polyptique que la Galerie de Paris propose aux amateurs durant tout cet automne. Il comprend, avec la Grèce, des volets consacrés à Venise, à la Provence et, par valeur de contraste sans doute, quelques toiles souvenirs de Manhattam « *dans la sinistre uniformité de ses buildings que ni le temps, ni aucun cataclysme ne réussiront jamais à convertir en ruines vivantes* » (j'aime cette éloquente antithèse). Mais si j'avais à faire un choix c'est peut-être sur *ces études d'Arlésiennes*, où sur de très petits formats se manifestent les qualités essentielles de ce peintre modéré, si typiquement français, que ce choix se porterait.

F.-H. LEM.

LES LIVRES DU MOIS

Paul RASSINIER « Les responsables de la seconde guerre mondiale » (N.E.L., 1967).

Le dernier livre de Paul Rassinier était sur notre table depuis quelques semaines, attendant les loisirs nécessaires à la rédaction de la critique détaillée qu'il méritait. C'est avec une douleur extrêmement vive que nous l'avons rouvert, en pensant à la mort brutale qui vient d'interrompre à jamais l'effort de l'historien. Par un arrêt du destin, c'est donc ce bilan des responsabilités du conflit ayant conduit le monde au chaos actuel qui nous restera comme l'œuvre ultime de Rassinier : c'est dire combien il y a lieu de se pencher attentivement sur ce travail.

Les lecteurs de « Défense de l'Occident » savent quel effort nous menons depuis bien des années, avec des moyens hélas dérisoires, contre le mensonge ambiant. Un clan est au pouvoir, un peu partout dans le monde, depuis la fin de la dernière guerre. Il dicte ses lois, lance des modes, définit des « valeurs », impose des credos, et, surtout pour ce qui est de l'Histoire, il écrit des romans ! Il est, aujourd'hui, devenu impossible de suivre une émission télévisée ou une causerie radiophonique sans hausser les épaules, ou d'ouvrir un livre d'histoire contemporaine sans sursauter : la panbéotie est bien reine, le couvercle de plomb qui effrayait Renan est lourdement retombé sur ce siècle. Une seule et unique version des événements proches est omniprésente, et unilatérale. Comprise entre un silence total sur les rares sources non-conformistes et, à la limite, la froide négation des faits historiques dérangeant le schéma exigé, elle interdit à la fois la compréhension vraie des événements passés et l'explication de notre triste présent. Par là, on empêche toute analyse exacte, toute tentative efficace de prévention

contre les malheurs à venir. Dans pareille ambiance, c'est une **nécessité primordiale** pour l'hygiène du jugement que de garder la tête froide et de concentrer toute son attention sur les rares « chasseurs de mensonge » qui œuvrent encore obstinément, de-ci, de-là. A la veille même de sa mort, Diderot disait à ses intimes : « Le premier pas vers la Philosophie, c'est l'incrédulité. » — Nous pouvons, en toute conscience, affirmer aujourd'hui que la base essentielle de toute étude contemporaine est l'incrédulité **absolue** envers les fables insensées que les moyens d'information modernes déversent sur nous.

Rassinier fut un de ces êtres d'exception que l'amour exclusif de la vérité guida toute sa vie loin des légendes et de tous les conformismes alimentaires... C'est ce qui lui vaudra de rester pour nous tout à la fois un exemple et un maître. — Ici, il s'est tourné vers la décennie 1930-40, période-clé pour l'exacte compréhension de l'histoire moderne de l'Europe. Sous sa plume, le démontage des événements et l'exposé de leurs ressorts apparaissent en pleine clarté, en même temps que toute la structure diplomatique, économique et militaire des Etats alors en présence. Rien que cette **simple projection** est un coup droit sur les thèses primaires universellement rabâchées quant à la culpabilité exclusive de l'Allemagne Nazie et à l'inévitabilité du choc armé qui sacagea l'Europe. C'est là qu'apparaît la fragilité profonde du mensonge : il suffit d'**exposer** simplement, — mais avec exactitude, rigueur et honnêteté — le cours des événements, pour que le canevas généralement admis se déchire d'un seul coup, laissant apparaître un étalement impressionnant de ces fameuses responsabilités ! La répartition devient alors équitable : en gros, **tous les protagonistes du drame** ont leur part : responsabilité des incapables qui rédigèrent le Traité de Versailles, de l'internationale Juive déchaînée contre l'idéologie Nationale-Socialiste, des Rouges jouant à long terme sur un expansionnisme machiavélique, responsabilité encore de la City de Londres menacée dans ses intérêts commerciaux et économiques, de la France belliciste, inconsciente et velléitaire, des Polonais jetés vers le massacre par un savant téléguidage : on ne peut tout énumérer, car ce serait presque retranscrire cet admirable petit volume aussi dense de contenu qu'exemplaire de clarté.

Par sa franchise, sa rectitude morale et la vigueur de ses démonstrations, Paul Rassinier s'était fait bien des ennemis.

au
agè
Cha
le
me
leur
més
d'ir
leur
esp
nan
l'ins
s'ad
apô
Ras
grés
A
plac
rati
serr
un
d'un
vou
nan
nou
rage
de t
parl
voix
ce s
insig
tant
En
l'épit
bien
fut u
un é
d'un
époq
« Jo
honn
suivr

au cours des dernières années : sa dernière œuvre eût encore aggravé les choses ! Il ose en effet citer des maudits, comme Champeaux, rechercher des causes lointaines de haine contre le défunt pontife Pie XII, rappeler des déclarations totalement oubliées aujourd'hui par les bons esprits qui ont pris leur virage à temps : travail magistral, dont énumérer les mérites serait inutile : il faut que tous les hommes désireux d'information vraie l'achètent, le lisent, et le partagent avec leurs amis — ils auront ici à la fois de quoi alimenter leur esprit et rafraîchir leur mémoire ! Pour ce qui est des tenants de l'autre thèse, ils se défendront sans nul doute par l'insulte, d'autant moins dangereuse maintenant qu'elle s'adresse à un cadavre : nous entendrons encore les bons apôtres nous expliquer avec horreur que l'ancien Résistant Rassinier, déporté, revenu avec 100 % d'invalidité plus 5 degrés était un néo-nazi.

Après lecture, il reste à souligner un texte de cinq pages placé en tête du volume, et modestement intitulé : « Déclaration d'Intention ». On ne peut s'empêcher d'avoir le cœur serré en le lisant aujourd'hui. Si Paul Rassinier nous a laissé un testament, c'est bien là qu'il se trouve, dans le résumé d'une vie simple, droite, courageuse sans grandiloquence, vouée au même combat depuis la jeunesse. L'accent dominant reste ici une inébranlable sérénité, qui doit être pour nous tous, par-delà l'intérêt historique des travaux, un encouragement et une très haute leçon. Malgré les « engagés » de tous poils, les opportunistes de tous bords et les haut-parleurs assourdissants aux mains des menteurs, la petite voix claire de la vérité finira bien par se faire entendre : ce sera sans doute une grande joie pour nous tous, et un insigne honneur pour Rassinier que d'avoir hâté ce moment tant attendu.

En 1842, Vigny notait avec admiration, dans son « Journal » l'épithète souhaitée par Lemercier : « Il fut un homme de bien et cultiva les Lettres ». Si nous disions que Rassinier fut un homme de bien qui servit l'Histoire, nous en ferions un éloge incomplet : il avait réellement la nature profonde d'un historien de grande race, anachronique, égaré dans notre époque de lâche facilité, d'opportunistes inavouables et de « Journalisme » au pire sens du terme. Il aura eu l'insigne honneur de frayer un chemin que bien d'autres pourront suivre grâce à lui.

J.-F. SETZE

SAINT-LOUP : Les Nostalgiques, Presses de la Cité.

Ce roman de Saint-Loup est la dernière, ou plutôt l'avant-dernière partie de l'ensemble constitué par **Les Volontaires** et **Les Hérétiques** que nos lecteurs connaissent bien. Suivant une technique qui paraît se retrouver de plus en plus dans le roman moderne et dont Saint-Loup est devenu un des maîtres incontestés, ce roman est essentiellement un reportage romancé. Ce sont des choses vues. Tout y est authentique. Les noms mêmes sont à peine dissimulés. Et pour ceux qui ont connu les groupements qui se sont constitués après la guerre contre les persécutions du résistancialisme, presque tous les personnages sont identifiables. Les histoires racontées par Saint-Loup sont un témoignage accablant sur la férocité de notre temps. La plus impressionnante de toutes est probablement celle de ce grand mutilé, grièvement blessé sur le front de l'Est dans la Légion antibolchévique, qui fut ramené en France amputé des deux jambes, le tronc criblé d'éclats d'obus dont plusieurs n'avaient pas pu être extraits, trépané et atteint de blessures graves à la tête, sujet à des crises d'épilepsie et à des troubles locomoteurs consécutifs à ses blessures qui faisaient de sa vie un long tourment. Décoré des plus hautes décorations allemandes, soigné avec les plus grandes attentions et d'une manière pour ainsi dire spectaculaire par les autorités allemandes qui l'avaient ramené dans un des plus grands hôpitaux parisiens, le martyr effroyable de cette épave humaine commence à la Libération. Ses prothèses arrachées, il est jeté en prison à peu près comme on jette un animal mort sur le fumier. Laissé sans soins, sans hygiène, abandonné de la Croix-Rouge et des infirmières, frappé par les demi-fous des juridictions d'exception des peines pénitentiaires les plus épouvantables, le calvaire de ce malheureux dure plusieurs années. On arrache enfin sa libération « conditionnelle », singulière ironie pour un tel infirme. On recueille de l'argent pour lui, on essaye de lui trouver un logis, du travail, des appuis. Il a assez d'énergie pour refaire sa vie. Les persécutions ne cessent

pas pour autant. Il est obligé de la refaire deux fois. Deux fois il trouve une femme pour s'occuper de lui, deux fois il se marie. Il vit aujourd'hui en Allemagne, il conduit une auto, il a une situation, son buste qui s'est prodigieusement développé en fait aujourd'hui une sorte de colosse. Il a réussi à se faire oublier des hommes qui lui ont porté presque autant de coups que les animaux les plus féroces s'en donnent entre eux. Admirable destin des temps modernes auprès duquel le colonel Chabert de Balzac fait l'effet d'un petit garçon.

Dans ce cortège de fantômes, nous regretterons seulement que Saint-Loup n'ait pas réussi à rassembler plus de renseignements sur l'extraordinaire personnage dont il a fait un des héros principaux de son livre, Jean-Paul Hutter, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé d'allemand, et qui était à la veille de la guerre professeur au lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg. A lui seul, Jean-Paul Hutter, aujourd'hui presque ignoré de tout le monde, mériterait une monographie. Beaucoup plus impressionnant, d'une plus haute stature et probablement d'une plus complète probité que Régis Debray dont l'aventure a ému tant de gens, Jean-Paul Hutter est probablement le type le plus caractérisé de ces intellectuels engagés dont on nous rebat les oreilles lorsque leur action sert la subversion marxiste. Saint-Loup a bien vu l'importance du personnage, mais le fait même qu'il l'ait mis au centre de ses deux premiers livres et qu'il l'ait transfiguré en un personnage romanesque lui donne quelque chose de flou et l'idéalise à l'excès. Nous souhaitons vivement qu'un jeune écrivain puisse consacrer quelque temps à essayer de reconstituer ce destin hors série. Un livre rassemblant ce que l'on sait d'authentique sur la vie de Jean-Paul Hutter serait assurément un document curieux sur notre temps.

DESMAZIERES DE SEHELLES, Essai sur la prédestination de la France, Editions Fischbacher (distribution Hachette).

Dans quelle mesure un peuple est-il libre de choisir son avenir ? Son destin n'est-il pas déterminé par des données naturelles : situation géographique, richesse du sol, origine ethnique, etc... et aussi par des circonstances historiques qu'il ne lui appartient pas de changer ? C'est le problème que tente de résoudre R. de Séhelles dans son **Essai sur la prédestination de la France**.

Il pense que chaque peuple porte en lui, dès l'origine de son histoire, des possibilités plus ou moins grandes de réussite. Et il le montre dans le cas de la France en étudiant son évolution au cours des siècles. Il y a, selon lui, un enchaînement visible entre les faits, une sorte de logique inexorable qui explique les succès comme les erreurs d'une nation.

Mais parler de la prédestination de la France, c'est envisager évidemment celle de l'Occident dont elle est un élément essentiel. Il ne s'agit donc pas ici de nationalisme mais au contraire d'un plaidoyer pour les valeurs libérales et humaines que l'Europe a découvertes et grâce auxquelles sa civilisation s'est étendue sur toute la planète.

Henry CHARBONNEAU : *Les Mémoires de Porthos*, Editions du Clan.

Le gros livre que vient de faire paraître Henry Charbonneau aux Editions du Clan ne représente que la première partie de ses mémoires.

C'est en somme la vie d'un jeune militant d'extrême-droite avant la guerre mêlé à la plupart des grandes actions de l'activisme. Henry Charbonneau, comme la plupart des camarades de sa génération, sort de l'Action Française. Nous retrouvons exposé dans ce livre le choix auquel eurent à faire face les militants d'extrême-droite avant la guerre. Les admirables campagnes de Charles Maurras sont de style purement intellectuel. Dans l'Action Française, d'un côté il y a une admirable et continuelle analyse des méfaits de l'institution démocratique, et de l'autre côté une équipe de jeunes militants, les Camelots du Roi et les groupements rattachés à la ligue d'Action Française qui sont chargés de soutenir par des manifestations de rues et des protestations périodiques la campagne permanente du journal. D'un côté l'encrier, de l'autre la canne, ce sont les deux armes de l'opposition. L'instrument moderne qu'on appelle depuis la guerre le « brain trust » ou encore le cabinet fantôme, n'a pas été inventé dans la politique de cette époque. Il n'y a pas de techniciens ou de spécialistes pour étudier les problèmes un par un et suggérer les solutions de l'opposition dans l'optique de l'opposition. C'est une première faille grave dans le dispositif de l'Action Française qui n'offre en somme à ses militants aucune autre perspective qu'un renversement brutal du régime. Or, ce renversement brutal du régime, s'il est souhaité en permanence, on ne voit pas très bien non plus par quel moyen pratique on va le réaliser. Maurras, admirable chef intellectuel, est un peu vis-à-vis de ses troupes dans la situation de Frédéric-Guillaume I^{er} vis-à-vis de ses régiments. Il les contemple, il les fait défiler, il ne leur manque pas un bouton de guêtre. Mais on hésite à les envoyer dans la bataille décisive où ils peuvent être écrasés. On se borne à des escarmouches. C'est toute l'histoire de

l'opposition d'extrême-droite. Nous prenons Maurras pour un homme de 1913, en réalité c'est un homme de 1885. Sa pensée politique est virile, éloignée de tout romantisme, mais son action politique en reste au fond aux méthodes du boulangisme. Il attend le cheval noir. Il n'a rien inventé d'autre pour le jour où se présentera une occasion. Contrairement à Lénine, Maurras n'a pas de théorie de l'illégalité, il a même une espèce d'horreur instinctive de l'illégalité.

C'est pourquoi, lorsque l'occasion se présentera, le 6 février, il ne saura pas utiliser ses troupes et livrer ce jour-là la bataille décisive contre le régime. Cette paramysie, on hésite à dire plus cruellement cette inutilité de l'Action Française ne pouvait pas ne pas être ressentie par les militants d'extrême-droite les plus actifs. D'où l'apparition à la même date d'un type de combat politique qui n'est pas moins riche d'enseignements pour nous, celui de l'activisme clandestin. L'organisation et l'activité de la Cagoule, sporadique, irresponsable, incohérente, souligne durement tous les inconvénients d'une méthode de lutte qui est inégale dans sa forme sans réussir à être révolutionnaire dans son inspiration parce qu'elle manque des bases, des principes et de la continuité d'une action révolutionnaire.

Le général Deloncle, malgré son courage, n'est pas Lénine. Les aventures extravagantes et inutiles dans lesquelles il compromit l'activisme d'extrême-droite étaient encore plus fâcheuses que l'immobilisme de l'Action Française. Rebatet, avec raison, dans un article consacré aux Mémoires de Porthos pose la question : « N'avons-nous pas revu dans l'OAS toutes les tares et toutes les erreurs de la Cagoule ? » C'est en effet le même type d'erreurs que l'indignation et la colère animent mais qui ne se réfèrent pas à un système simple d'efficacité.

Les Mémoires de Porthos, pittoresques par endroits, un peu lourds en d'autres où ils constituent toutefois un document historique important, l'histoire de la Cagoule n'ayant jamais été faite sérieusement, ainsi que celle de la Milice ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs. Le personnage central ne manque pas de pittoresque bien qu'il soit

de petite taille en dépit de son imposante stature. Ses aventures sont parfois drôles et racontées avec verve, d'autres fois plus inégales. On le retiendra comme une image symbolique de ces militants d'avant-guerre qui furent si nombreux, si généreux, si courageux, si constamment déçus dans leurs attentes et qui laissent autant de colère contre un régime qui ne sut pas utiliser au profit de la nation de telles disponibilités d'énergie que de regrets, une opposition qui se laissa constamment enfermer dans l'impuissance malgré des troupes aussi résolues.

Jacques ISORNI : Pour dire et Juger, La Table Ronde.

Nous avons une lourde dette à Défense de l'Occident à l'égard de Jacques Isorni. Depuis longtemps nous aurions dû signaler régulièrement ses livres toujours remarquables, toujours écrits avec un grand talent qui classe Jacques Isorni parmi nos meilleurs écrivains actuels. C'est toujours la difficulté de réunir une équipe régulière de collaborateurs littéraires qui nous a empêchés dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, de donner des comptes rendus étendus des livres dont nous souhaiterions parler. Nous aurions voulu tout particulièrement présenter beaucoup plus longuement à nos lecteurs le livre récent de Jacques Isorni, le **Procès de Jésus**, dans lequel ses thèses originales et, à notre avis, historiquement très justes, ont renouvelé tout un éclairage des récits des Evangiles. Nous avouons toutefois qu'il aurait fallu pour le faire un ensemble de spécialistes dont nous ne disposons pas. Une étude sérieuse de la thèse historique soutenue par Jacques Isorni impliquerait en effet un examen comparatif des quatre Evangiles ainsi qu'une appréciation de leur relative authenticité. Ces différents problèmes ont été maintes fois posés depuis Renan par les spécialistes de l'histoire palestinienne. Il paraît indispensable d'y avoir recours pour mettre en lumière dans tout son relief l'originalité de la thèse de Jacques Isorni et en même temps pour en montrer les limites qui tiennent essentiellement à la fragilité des renseignements que nous possédons.

Nous réparerons très mal et très insuffisamment nos omissions d'autrefois en signalant à nos lecteurs l'intérêt du récent volume de Jacques Isorni, **Pour dire et Juger**, publié aux Editions de La Table Ronde. C'est un recueil d'articles, mais ces articles valaient en effet la peine d'être recueillis. Ils sont de valeur et d'intérêt inégaux.

Nous ajouterons que quelques-uns éclairent d'une lumière un peu trop vive des divergences qui se sont produites dans la politique de l'opposition et qu'il était peut-être superflu d'exposer publiquement. En revanche, il faut se féliciter que de nombreuses interventions de Jacques Isorni publiées jusqu'ici dans des revues aient été mises à la portée d'un public plus large et sous une forme plus accessible. Les lettres serviles du général De Gaulle à Paul Reynaud pendant tout l'ensemble de sa carrière, les conversations téléphoniques enregistrées à Bordeaux pendant les journées du 15 au 17 juin 1940, la discussion avec François Mauriac sur le Maréchal Pétain sont des contributions très importantes à la restitution indispensable de la vérité historique. Toutes ces questions sont exposées avec une clarté, avec une élégance et une sobriété d'expression qui constituent, à nos yeux du moins, des mérites littéraires de premier ordre et que nous nous plaisons à retrouver dans tous les livres de Jacques Isorni. Ces qualités contribuent, croyons-nous, à lui donner comme écrivain une situation qui n'est pas moins importante que celle qu'il a acquise comme défenseur.

Roland GAUCHER, « L'Opposition en U.R.S.S., 1917-1967 »,
Albin Michel.

Roland Gaucher, déjà auteur de plusieurs livres d'histoire du plus haut intérêt, et spécialiste des problèmes communistes, a écrit un ouvrage qui est une véritable somme.

Toute étude sur la réalité du monde soviétique devra dorénavant se rapporter à ce livre, comme sûre référence. R. Gaucher analyse d'une façon subtile les luttes au sein du parti communiste russe, les causes de la victoire de Staline, dont il fait un portrait infiniment plus « vrai » que la plupart des « Kremlinologues ».

Mais la valeur la plus effective du livre réside dans l'histoire des mouvements de libération des peuples de Russie. La longue lutte des nationalistes ukrainiens a été parfaitement décrite, avec un brio étourdissant. La politique allemande en U.R.S.S. est, elle aussi, analysée avec beaucoup de pénétration.

Les activités clandestines en U.R.S.S., à l'heure actuelle, font clore le livre sur un message d'espoir. Malgré la tyrannie du régime, la lutte continue en Russie Soviétique, lutte menée aussi bien par le NTS russe que par les nationalités opprimées ou par les intellectuels et les croyants.

L'U.R.S.S. reste, plus que jamais, un colosse aux pieds d'argile. La lutte contre le régime est toujours active ; Roland Gaucher nous en démontre admirablement les mécanismes.

J. PLONCARD D'ASSAC, *Salazar* (La Table Ronde) et *La Réaction* (Librairie Française).

Nous tenons à signaler à nos lecteurs la publication de ces deux ouvrages importants de notre ami Jacques Ploncard d'Assac. Ils ont été omis parmi les ouvrages que les éditeurs nous envoient généralement pour examen et nous le regrettons vivement. Jacques Ploncard d'Assac qui vit depuis vingt ans au Portugal est assurément le meilleur spécialiste qu'on puisse lire en France sur la personnalité et la politique du président Salazar. Nous pouvons recommander son livre en toute confiance. Nos lecteurs y trouveront assurément de précieux renseignements. Quant au livre sur « La Réaction », nous pensons en avoir lu une partie dans *La Presse* qui publie depuis quelques mois une série d'articles très sérieusement documentés sur la droite française dans la III^e République.

François DUPRAT

Documents extraits de la Presse internationale

Le Mirage Sioniste.

L'excellente revue *Découvertes*, n^{os} 41 et 42, publiée à Lisbonne sous la direction de Jean Haupt, reprend et commente l'article de Maurice Bardèche dans notre n^o 64, numéro spécial sur *L'Agression israélienne*. Dans cet article intitulé *Le mirage sioniste*, l'auteur, M. Georges Abhervé, ajoute de très intéressantes précisions puisées dans l'histoire du mouvement sioniste.

« Comme l'a parfaitement exposé M. Bardèche, la notion de *localisation géographique* de l'Etat juif est fondamentale.

« Il ne faut jamais oublier que Théodore Herzl, fondateur du mouvement sioniste, un moment découragé par les énormes difficultés d'un retour des Juifs dans une Palestine arabe, accepta, en 1903, une proposition du Gouvernement britannique de création d'un Foyer National juif en *Ouganda*. Mais Herzl, hué par le Congrès sioniste, dut renoncer à son projet. « *Le mouvement sioniste était désormais lancé et prêt à marcher seul, sans son fondateur et éventuellement contre son fondateur* », commente M. David Catarivas (16).

« On peut dire que ce triomphe des « *Sionistes de Sion* » sur les « *Ougandiens* » (c'est-à-dire le triomphe de la « *fidélité à une tradition religieuse* »), menant le sionisme dans une ornière, contenait en germe le drame des Réfugiés. La prétention de faire du vœu pieux « *l'an prochain à Jérusalem* » une réalité, ne pouvait que conduire le Mou-

vement à une impasse, car les « droits historiques du peuple juif sur la Palestine » ne résistent pas une seconde à l'analyse. »

Historiquement, continue l'auteur, les Juifs ne sont ni les premiers, ni les seuls occupants de la Palestine. Ils étaient seulement groupés autour de Jérusalem et tolérés dans les autres villes installées sur le sol palestinien. Daniel Rops emploie pour désigner le mélange des peuples vivant en Palestine par l'expression originale d'« humus ethnique palestinien. »

« Enfin, continue M. Georges Abhervé, il faut détruire l'image simpliste de l'histoire juive, en « trois temps » bien cloisonnés : la « Genèse », l'« Exil » et le « Retour », que nous donne la propagande sioniste. Il est complètement faux de prétendre que, si les Romains n'avaient pas chassé les Juifs de « leur » patrie, à partir de l'an 70, la *dispersion* juive à travers le monde n'aurait jamais existé. En fait, la *Diaspora* n'a absolument pas été créée par la faute des Romains, car elle est intimement liée à toute l'histoire du monde juif ; les Romains n'ont fait que la rendre totale.

« Hors de Terre Sainte vivaient des millions de Juifs, frères de ceux de Palestine, écrivait Daniel Rops. Cela, n'importe quel contemporain de Jésus le savait. Ne voyait-il pas ces parents lointains revenir, pour les grandes fêtes, prier à Jérusalem, tel ce Simon, natif de Cydène, en Afrique du Nord, qui aida Jésus à porter sa croix ? /.../ Une émigration juive existait donc, assez analogue à celles que nous connaissons encore. On l'appelait « la dispersion », en grec, *Diaspora* ».

« On est même surpris d'apprendre l'extrême importance de cette *Diaspora* antique ; Daniel Rops donnait l'ordre de grandeur suivant : « En confrontant tous les renseignements épars, on arrive à cette conclusion qu'environ 7 à 8 millions de Juifs vivaient dans l'Empire — sans parler d'un million au dehors. Un Romain sur dix était donc Juif, ce qui est déjà énorme, mais, comme la « *Diaspora* » était surtout importante en Proche-Orient et en Grèce, on peut penser qu'à l'est de l'Italie, il y avait environ vingt Juifs sur cent habitants ».



Nouvelles d'Allemagne.

Presque toute la presse internationale a publié le résultat d'un sondage de la télévision américaine parmi les jeunes Allemands de 18 à 20 ans habitant Nuremberg. *L'Aurore* du 27 septembre dernier résume ainsi ces résultats :

« Un sondage d'opinion effectué par un organisme spécialisé ouest-allemand pour la télévision américaine parmi les jeunes gens (18 à 30 ans) de Nuremberg, révèle qu'un tiers de ces derniers est hostile à la nomination d'un Juif au gouvernement. Aussi incroyable que cela puisse paraître, plus d'un tiers s'opposerait également à la nomination d'un ancien antinazi, estimant que celui qui était contre le gouvernement était « un extrémiste, sinon un traître ». En outre, beaucoup affirment que les camps de concentration, « Dachau et tout cela », sont l'œuvre de la propagande américaine. »



Juifs non-sionistes.

Le Monde du 15 juin 1967 publiait des extraits d'une déclaration d'intellectuels juifs que nous trouvons intéressant de signaler à nos lecteurs :

« Un groupe d'intellectuels israélites (étudiants, professeurs, sociologues) nous communique une déclaration dans laquelle les signataires se proclament « *entièrement solidaires des peuples arabes dans leur juste lutte* ». Ils dénie à Israël le droit d'exister, car, disent-ils, « *son existence n'est qu'un fait et une agression. Pour nous, ajoutent-ils, la guerre que vient de mener Israël est une guerre impérialiste dans son enjeu, une guerre d'agression et de conquête* ». Selon les signataires, il n'est pas vrai que, démographiquement et politiquement, le peuple d'Israël soit le rescapé des camps de concentration. « *Les Juifs d'Europe des années 40, écrivent-ils, étaient les martyrs du fascisme ; les Israéliens d'aujourd'hui en sont le passe-partout.* »



*DOCUMENTS SUR LA QUESTION JUIVE
PENDANT LA GUERRE*

Nous donnons ci-dessous la suite de la reproduction de l'article cité dans notre dernier numéro d'après la *Deutsch Hochschullehrer-Zeitung*.

Outre la résistance armée à laquelle les Juifs participaient sporadiquement, un des points de cristallisation de la résistance juive était Budapest où un des buts déclarés du Vaadat, le comité de secours aux Juifs, était d'organiser la résistance active et passive de la juiverie hongroise. « C'est par centaines de milliers que se chiffrait le nombre des Juifs qui, dans tous les territoires occupés menaient la lutte, le sabotage, la résistance. Il n'y eut aucune organisation, aucun groupe de partisans dans les rangs desquels les Juifs ne furent pas participants, constate le docteur Kastner dans son compte rendu. Il souligne tout particulièrement les préparatifs faits par les Juifs pour un soulèvement général contre les Allemands à Budapest, soulèvement que l'expérience de Varsovie rendait particulièrement redoutable pour l'Allemagne. Il déclare également que, parallèlement aux préparatifs de résistance, les Juifs prenaient part également à des conspirations d'ordre politique : les archives du Ministère des Affaires Etrangères hongroises montrent clairement, dit-il, combien les Juifs, pendant l'année 1943, ont préparé à aplanir la voie pour l'instauration d'un gouvernement Kallay qui se serait donné pour but politique de séparer la Hongrie de l'Axe. » Le docteur Kastner résume cette situation dans la phrase suivante : Hitler était l'enne-

mi des Juifs mais le peuple juif était aussi l'ennemi d'Hitler. De cette déclaration et de beaucoup d'autres (déjà citées dans notre précédent numéro) on peut conclure qu'il y avait un état de guerre sinon officiel, du moins de fait (de facto) entre les Allemands et les Juifs et que dans cette guerre ainsi instituée, on vit se confirmer l'aggravation des méthodes de guerre qu'on pouvait constater dans tous les autres facteurs. « Dans la lutte contre les , personne ne pouvait avoir un motif plus grave de s'engager, personne ne pouvait être un combattant plus fanatique, personne ne pouvait plus sincèrement collaborer à la lutte que les Juifs », constate le docteur Chaïm Weizmann et au congrès mondial juif de 1942, il déclare : « nous ne mentons pas et nous n'avons aucune crainte de reconnaître la vérité lorsque nous disons que cette guerre est notre guerre et qu'elle a pour but la libération du peuple juif. Notre front juif est plus fort à lui tout seul que tous les autres fronts de guerre réunis. Nous donnons dans cette guerre non seulement notre appui financier total sur lequel est basé l'ensemble de la production de guerre, nous mettons à la disposition de la guerre non seulement toute notre force de propagande qui est le nerf de la poursuite de la guerre et de l'acharnement qu'y mettent les peuples ; mais encore la consolidation de la victoire se base essentiellement sur l'affaiblissement des forces ennemies, sur leur destruction sur leur propre territoire au moyen de la résistance intérieure. Nous sommes le cheval de Troie dans la citadelle ennemie, les milliers de Juifs qui vivent en Europe sont un facteur essentiel dans la destruction de l'adversaire, par conséquent notre front juif est un fait et il est une participation féconde à la victoire ».

A cette responsabilité collective des Juifs dans le destin de leur peuple s'ajoute une responsabilité incontestable de milieux non-juifs. Ceux-là mêmes qui plus tard essayèrent de faire porter par les Allemands seuls la responsabilité des souffrances endurées par les Juifs n'ont fait de leur côté absolument rien pour secourir ceux qui étaient persécutés mais, jusqu'à un certain point, ils se sont même opposés aux mesures qui auraient pu leur apporter un secours et

un appui. Les documents qui, jusqu'à présent, dans les ouvrages d'histoire juive, ont été publiés sur cette question si délicate sont évidemment peu nombreux : on n'a toutefois pas réussi à fermer la bouche à tous les témoins qui avaient participé aux tentatives de sauvetage des Juifs et ces témoignages apparaissent aujourd'hui comme des accusations amères ou comme des cris de désespoir. Tous constatent comme Victor Gollancz que « une grande partie de tout ce qu'on aurait pu entreprendre n'a pas été entrepris et qu'un très grand nombre de vies qui auraient pu être sauvées ont été abandonnées. » Le docteur Kastner confirme de son côté ce point de vue en écrivant « on n'a pas fait pour éviter la catastrophe tout ce qu'on n'aurait pu ou tout ce qu'on n'aurait dû faire. » Le docteur Kastner ajoute cette accusation personnelle supplémentaire : « On n'a rien fait du côté des Alliés mais on n'a rien fait non plus du côté des Juifs qui vivaient dans les nations libres ».

Le docteur Jochanan Bloch, professeur à l'École Nationale Supérieure Juive de Berlin et chargé de cours à l'École Supérieure Ecclésiastique de Berlin, écrit : « Le fait décisif épouvantable est que le gouvernement anglais pendant toute la durée de la deuxième guerre mondiale s'en est tenu la politique du livre blanc sur la Palestine. Tandis qu'en Europe des centaines de milliers de Juifs étaient en fuite et que toutefois les Allemands laissaient à tout Juif la possibilité de s'expatrier en Palestine si cela leur était possible, l'administration sous mandat de la Palestine s'obstina constamment à refuser un visa d'entrée à tout immigrant provenant des territoires occupés par l'ennemi, mesure qui s'appliquait à tous ceux qui avaient à fuir l'extermination. Des patrouilleurs, des torpilleurs, des avions aux bureaux de l'intelligence service furent engagés contre toute tentative d'immigration illégale ». En un autre endroit, le docteur Jochanan Bloch écrit encore : « Cela n'empêcha pas Lord Cranborne, en mai 1942, alors que les convois vers les camps d'extermination étaient déjà en train, de faire savoir à la Jewish Agence que « dans aucun cas on ne pourrait faire quoi que ce soit pour faciliter l'immigration en Palestine des Juifs fugitifs ». Un autre témoin,

le docteur Klinoff de Jérusalem, déclarait en 1949 devant la première conférence européenne de la Commission Historique et du Centre de Documentation juive à Paris que les mesures prises par la Jewish Agence auraient pû être considérables si ce n'avait été la « résistance continue de l'administration britannique » et que « on peut facilement se représenter quels auraient été les résultats d'une action de secours entreprise sur le plan mondial si elle n'avait pas rencontré la résistance de l'administration britannique et de tous les gouvernements particuliers.

Sur les possibilités d'échanges qui furent offertes à différentes reprises pendant la guerre, le rapport du docteur Rudolf Kastner cité plus haut rappelle les pourparlers menés par le Comité d'Action de Secours aux Juifs de Budapest et, à ce sujet, exprime une série d'accusations qui n'ont jamais été réfutées :

« Par exemple, dit-il, on ne se contenta pas de refuser purement et simplement l'offre qui avait été faite par les Allemands d'échanger un million de Juifs contre dix mille camions : du côté des puissances occidentales, on ne se donna même pas la peine de vérifier si cette exigence impossible à satisfaire ne pouvait pas être remplacée par quelque autre moyen d'échange ou, en cas de refus, être utilisée comme moyen de propagande. La Jewish Agence se contenta de donner le mandat de traiter cette affaire du côté juif au docteur Joe Schawrs, directeur européen du Joint Comitee, refusa le rendez-vous qui lui avait été proposé par les autorités allemandes au dernier instant. Il prétendit que, en tant que citoyen américain, il lui était impossible de rencontrer un citoyen allemand. En une autre occasion, lorsque de mai à juin 1944 les juifs de Budapest partirent en déportation, le Comité de Secours aux Juifs de Presbourg proposa par l'intermédiaire de la Suisse que des avions allemands lâchent sur la ligne Kaschu-Oderberg des containers de billets de banque qui permettraient de faciliter l'évasion ou l'échange des Juifs déportés et qui auraient permis très probablement de sauver un grand nombre de vies humaines. L'opération demandée n'eut jamais lieu. Saly Mayer, représentant officiel du Joint Distribution Co-

mitée pour l'Europe, dont le champ d'activité s'étendait jusqu'à Pékin, prétendit en 1942 ou 1943 qu'il n'avait rien pu faire de concret parce qu'il avait été surpris par le développement des événements. Déjà pourtant en août 1939 avait eu lieu à Paris une conférence du Joint Distribution Comitee sur les mesures de secours qui pourraient être prises en faveur des Juifs en prévision d'une guerre imminente. Kastner écrit à ce sujet : « Un grand nombre d'hommes politiques alliés déclarent aujourd'hui qu'ils n'étaient pas informés. En ce qui concerne cette situation, on doit pourtant constater que les informations et les rapports ne leur manquaient pas, mais l'opinion publique mondiale *ne voulait pas être informée* ».

Sur les tentatives d'arrivée à une politique d'arrangement ou d'échange avec les Allemands, les Alliés ont exprimé leur point de vue par l'intermédiaire de la radio de Londres. Ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas l'intention qu'on les « fasse chanter ». C'est cette même incompréhension, c'est ce même manque d'intérêt qui inspira la réponse que fit Lord Moine au Club Britannique Egyptien à Joel Brant lorsque celui-ci lui parla du projet d'échange d'un million de Juifs contre dix mille camions : « Comment vous représentez-vous cela, Monsieur Brant ? Qu'est-ce que nous allons faire de votre million de Juifs ? Où voulez-vous que je les mette ? Qui est-ce qui voudra les recevoir ? »

Sur la mort de Marcel Aymé

La mort de Marcel Aymé a peiné profondément non seulement ses amis, mais des milliers d'inconnus qui ne l'avaient jamais approché. La tristesse muette de la foule rassemblée au cimetière Montmartre était un témoignage spontané et saisissant, infiniment plus difficile à obtenir des hommes que le piquet de la Garde républicaine qui accompagnait, quelques jours plus tôt, le cercueil de l'excellent homme que fut André Maurois.

C'est un des plus grands écrivains actuels qui disparaît. Jean Anouilh l'a dit, comme lui seul sait dire ces choses-là, dans un très bel article que nous reproduisons.

Chez Marcel Aymé, la transposition poétique de la réalité cachait, sous l'écran de l'étrangeté et sous les déguisements du conte, une description calme, lucide, impitoyable, de notre temps. C'est dans son œuvre que les historiens de l'avenir iront chercher le témoignage le plus exact sur notre époque défigurée par le charabia philosophique des écrivains contemporains et soigneusement ensevelie sous leurs bavardages.

Il y avait chez lui le calme et l'ironie de ceux qui sont éclairés par l'évidence. Son mutisme exprimait surtout son indifférence pour les « conversations » inutiles. Mais sa bonté était profonde et se manifestait par des actes. Il ne parlait pas, mais il était toujours là quand on avait besoin de secours et de compréhension.

Nous donnons ci-dessous les extraits des principaux articles publiés sur Marcel Aymé à l'occasion de sa mort. Et nous reproduisons ensuite un témoignage peu connu dicté par lui-même et recueilli dans le livre du critique Pol Vandromme qui lui est consacré.

Voici l'article de Jean Anouilh publié dans *L'Aurore* du 16 octobre, sous le titre, *Il a retrouvé La Fontaine* :

« Sans Légion d'honneur, sans jeune ministre ému, sans honneurs militaires et sans brochette de vieillards déguisés, le plus grand écrivain français vient de mourir.

Je l'aimais trop pour lui écrire un adieu ému. Je ne parlerai même pas de celui qui, dans des temps d'imposture, avait mérité le surnom de « Môme Courage », ni de sa bonté, de son humanité profonde, de cette tranquille simplicité qui en faisaient ce phénomène presque introuvable à Paris : un homme.

Je veux simplement prendre date avec les encore tout jeunes professeurs du siècle prochain pour qui notre bruit, notre fureur, les fabuleux tirages et l'orchestration publicitaire de nos génies ne seront plus qu'une pantomime incompréhensible et dérisoire, et leur dire ce qui sera l'évidence pour eux : le plus grand écrivain français de nos années est mort sans bruit, un soir d'octobre. C'est-à-dire qu'il a simplement quitté son image, cher visage indéchiffrable de bouddha pour ceux qui ne savaient pas y lire, c'est-à-dire qu'il commence à nous parler enfin intarissablement, le cher muet. Il a retrouvé La Fontaine et les auteurs de fabliaux du moyen âge, il a retrouvé la vraie France — dont il a beaucoup moins parlé que les professionnels de la chose, mais qu'il était.

Il s'est simplement mis, avec son petit sourire modeste et un peu triste, à sa place — là où l'intelligentsia française, qu'il agaçait et qui l'agaçait, ne peut plus rien ».

L'article de Robert Poulet dans *Rivarol* (19 octobre) le décrit ainsi :

« De tous les écrivains français, il était le plus libre et, à ce titre, un exemple et une leçon pour tous les autres. Peut-être le seul qui eût traversé sans faiblir une minute, sans se perdre dans la moindre zone d'ombre, les tumultes de notre époque.

Son œuvre — qui contient plus d'un chef-d'œuvre — eut des hauts et des bas ; mais sa personne était rigoureusement et pleinement estimable, et c'est un certificat que, dans le monde des lettres, on n'a pas l'occasion de

prodiguer. Il est désolant de penser que ce regard courageux et généreux, filtrant sous une paupière lourde, qui semblait se clore par méfiance de tout, ou par indulgence naturelle, ne pèsera plus sur une société avide de ce « confort intellectuel » dont le pamphlétaire a si sévèrement condamné le pharisaïsme. Eût-il accepté de s'intégrer dans la mafia journalistique, éditoriale et salonarde qui est parvenue, depuis la dernière guerre, à pervertir et à neutraliser deux générations d'écrivains, de quelles louanges ne l'aurait-elle pas entouré ! Avec ses dons merveilleux de conteur, d'homme de théâtre, de satiriste, il aurait été l'un des maîtres de l'heure. Il a préféré se tenir à l'écart de tous les clans, comme Courte-line, à distance de tous les honneurs, inclassable, patient irréductible avec l'humeur taciturne des optimistes désillusionnés et les soudains éclats des timides ».

Lucien Rebatet dans *Rivarol* rappelle utilement la vocation d'« écrivain de gauche » de Marcel Aymé :

« La critique de tous bords a été unanime pour devancer le jugement de la postérité, affirmer que peu d'écrivains se présentent devant elle, dans cette seconde partie du xx^e siècle, avec des chances aussi nettes, un bagage aussi sûr.

« Marcel Aymé, collaborateur de *Marianne* de 1932 à 1935, penchait, sans doute, à l'époque plus vers la gauche encore libérale que vers la droite. Ce qui le scandalisa, ce fut le moment où la sauvagerie intellectuelle reparut chez nous comme au temps les plus féroces des guerres de religion. Marcel Aymé voulut demeurer du côté de la libre intelligence dans une période de sectarisme barbare. Position aventurée, qui réclame beaucoup de courage, un mépris complet des honneurs, des insignes de la réussite, mais la seule payante, si l'on peut dire, au regard de l'avenir ».

Henri Poulain dans *La Tribune de Genève* du 17 octobre :

« Il me semble qu'en France et dans la république des Lettres, il y aura eu longtemps deux consuls d'un certain royaume de l'honneur et du courage, Marcel Aymé et Jean Anouilh ».

Pol Vandromme qui a publié aux Editions Gallimard une étude sur Marcel Aymé, a également écrit un émouvant article dans *Les Nouvelles Littéraires*. Nous n'avons pas assez de place pour le reproduire, mais nous tenons à citer les « souvenirs de jeunesse » que Pol Vandromme a recueillis dans son livre sous la dictée de Marcel Aymé.

Nous voudrions tout citer dans ces pages charmantes et trop peu connues et qui sont parmi les meilleurs souvenirs de jeunesse que nous ayons pu lire.

Marcel Aymé commence par nous indiquer qu'il est né dans une famille assez pauvre de six enfants et qu'il n'a jamais connu sa mère et très peu son père. La famille de son grand-père, dans laquelle il vécut, était une famille paysanne, républicaine et anticléricale dans laquelle on se faisait grand honneur d'avoir eu la visite du président Jules Grévy. C'est dans l'atmosphère du ministère Combes que se déroulent ses premiers souvenirs scolaires.

« Ce qui tourmentait le plus ma grand-mère, c'était moi. Mon père qui était franc-maçon avait dû céder à ma mère sur le chapitre de l'éducation religieuse en ce qui concernait mes frères et sœurs, mais pour moi, il avait réussi à temporiser et, devenu veuf, avait interdit qu'on me baptisât. De me savoir ainsi condamné à la vengeance de Dieu rendait ma grand-mère soucieuse. Alors, de temps en temps, elle m'envoyait à la messe, surtout à la belle saison. La première fois, j'avais moins de quatre ans, et comme l'église était éloignée de la maison de plus d'un kilomètre, j'étais arrivé non pas en retard, mais alors que l'assistance était déjà au complet. Ignorant les usages, j'étais entré par la grande porte au lieu de prendre la petite porte de côté et, très intimidé par la présence nombreuse de tous ces ennemis de ma tribu, j'avais enfilé la grande allée pour aller rejoindre le banc des enfants dans le chœur. A la sortie de la messe, dans le cimetière, un cercle se formait autour de moi, tant de grandes personnes que de gamins, qui riaient aux éclats et qui me cornaient aux oreilles en patois : « Il est entré par la grande porte ! Vous avez vu comme il se

redressait ! » Ils étaient intarissables, et moi, je trouvais que la religion, ça se présentait mal.

A l'école communale, la plupart des enfants parlaient patois. A cinq ans Marcel Aymé avait donc sur ses condisciples l'avantage de parler français. Il était devenu dans l'école un personnage intermédiaire entre le maître et les élèves. Cette particularité lui conférait des responsabilités particulières.

« En hiver, la classe ayant ses effectifs au complet, le maître avait fort à faire, et, afin de pouvoir se consacrer aux grands élèves, confiait parfois à l'un des petits, le plus débrouillé, le soin de faire lire les autres. Je n'avais pas encore cinq ans lorsqu'il me chargea d'un groupe de quatre ou cinq élèves. Du bout d'une longue règle, je désignais les lettres sur une pancarte accrochée au mur et à ceux qui répondaient de travers, j'en appliquais un bon coup sur les doigts comme je voyais faire au maître. Au bout de quelques jours, un de mes patients se révolta et en appela au maître qui me retira la règle. A l'école, je retrouvais mes cousins Georges et André Monamy qui avaient respectivement un an et six ans de plus que moi. André, l'aîné, était déjà un élève modèle et l'être exemplaire qu'il devait rester toute sa vie, mais ce qui nous séparait, c'était moins la différence d'âge que le sérieux presque surhumain qu'il mettait dans sa conduite et dans ses moindres actions. Toutefois, je me souviens qu'au sortir de l'école — il avait alors onze ans — un de ses camarades lui avait dit en patois : « Je me demande comment ça fait sous les jupes d'une femme » et qu'il n'avait pas répondu, du moins pas tout de suite (je n'avais pas osé m'attarder auprès d'eux) mais que de ses yeux bleus il avait l'air de considérer le propos avec application. Pour moi, les paroles de son camarade, qu'en passant j'avais saisies au vol, ne pouvaient manquer de retenir mon attention pour cette raison que l'année précédente, je m'étais justement trouvé dans la situation curieuse qu'il évoquait : à la Thuilerie (c'était la maison de ses grands-parents) la fille d'un ouvrier, une grande salope d'au moins douze ans, profitant de ce que j'étais baissé, m'avait mis sous ses jupes et contre sa

peau que découvrait l'absence de culotte. J'en étais sorti avec une rageuse indignation sans songer qu'il pût y avoir là le sujet d'une méditation ».

La mort du grand-père aggrava la situation matérielle de la famille qui était loin d'être brillante. La grand-mère achetait de moins en moins à l'épicerie ambulante qu'on appelait l'épicerie de la cuirassière.

« J'avais remarqué qu'elle achetait de moins en moins à la Cuirassière. Celle-ci promenait à travers les villages de la région une épicerie tirée par un cheval blanc et devait son nom à son mari qui était un ancien cuirassier de Reischoffen. Le Cuirassier, qui conduisait l'attelage, arrêtait la voiture au bord de la route, sonnait de la trompette, et aidait sa femme à soulever le panneau qui formait auvent et découvrait l'intérieur de la boutique. La grand-mère, l'œil critique, s'avancait vers les nourritures, écoutait en silence et poliment la Cuirassière et, après lui avoir fait observer que telle denrée coûtait un sou plus cher que chez l'épicier du village, achetait parcimonieusement. Il y avait dans la voiture des bocaux de bonbons qui me faisaient sortir les yeux de la tête. Jamais ma grand-mère ne m'en a acheté et c'était moins par économie que par crainte de me gâter le caractère. Le matin de Noël, je trouvais dans mes souliers une orange et quelques papillotes, j'étais d'ailleurs très content.

Loin de désarmer les cléricaux, la mort de mon grand-père les avait enhardis. Ceux de leurs enfants qui allaient à l'école avec moi me faisaient la vie de plus en plus dure. Le dimanche, les gars de Seligney, au retour de la messe ou des vêpres, se risquaient jusque sous les bâtiments de la Thuilerie et piétinaient les rangées de briques qu'on y avait mises à sécher la cuisson. De tels procédés ne pouvaient que durcir notre radicalisme et notre méfiance à l'égard de ce que mon oncle appelait la clique réactionnaire. J'étais moi-même à fond contre la clique. Et pourtant, il m'arriva une fois de trahir les républicains. C'était à l'occasion d'une séance de lanterne magique que le curé donnait à l'église sur Jeanne d'Arc, un soir après dîner. J'ai toujours aimé Jeanne d'Arc et j'avais une si

grande envie d'aller la voir que je pressai ma grand-mère de m'y laisser aller en lui donnant à entendre que la projection avait lieu à l'école sous l'égide de l'instituteur. J'étais à l'église le seul républicain présent. Conscient de faire affront à ma famille, je suivis la projection sans plaisir. Le lendemain mon oncle passait à la Thuilerie et j'entends encore sa voix toute vibrante d'une indignation que le respect contenait à peine : « Voyons Maman, je ne vous comprends pas, vous envoyez Marcel à l'église voir leur Jeanne d'Arc ? » Ma grand-mère tombait des nues et il s'avéra que j'avais surpris sa bonne foi. Je fus tancé d'importance et mon oncle me représenta sévèrement qu'un grand garçon de six ans passés n'avait pas à faire le jeu de l'église, laquelle glorifiait hypocritement Jeanne d'Arc après l'avoir brûlée ».

Marcel Aymé continue ensuite par quelques souvenirs de collège qui ne sont pas moins pittoresques.

« En octobre 1910, j'entrai en classe de septième au collège de Dôle où on me mettait pensionnaire. J'y retrouvai mon cousin André Monamy. Deux fois par semaine, deux fois par mois, jours de grande sortie, André et moi allions prendre le train à la gare la plus éloignée afin d'économiser trois sous, comme faisaient d'ailleurs les autres élèves, et descendions à Parcey où venait nous prendre une voiture (à cheval bien entendu) qui roulait huit kilomètres pour arriver au moulin. Ce trajet du samedi soir était assez agréable, mais le retour l'était moins, surtout en hiver. Le lundi matin, il fallait se lever avant cinq heures, André ne voulant pas courir le moindre risque de rater une ou deux heures de cours. Moi, j'aurais bien manqué une matinée entière, même si le professeur m'avait soupçonné d'y avoir mis de la complaisance. Je n'ai jamais eu beaucoup de fierté quant aux choses de l'esprit. Je me souviens de ces retours dans une nuit sibérienne, la bise nous prenant de plein fouet, nous glaçant jusqu'aux moelles, moi recroquevillé, sommeilleux et à demi mort de froid. A cause des chemins enneigés ou verglacés, on choisissait le cheval qui tenait le mieux la route, mais il avait l'inconvénient, après avoir marché trois ou quatre kilomètres, de s'arrêter invaria-

blement au même endroit pendant un temps qui pouvait aller de dix à trente minutes. Le cocher, un garçon nommé Tiantiet, descendait de voiture, commençait à le flatter, lui caressait l'encolure avec de douces paroles, lui chantait un air pimpant et, le prenant alors par la bride, essayait de l'entraîner. Le cheval, les jambes raides, les pieds de devant écartés, restait de pierre. Sur ce premier contact, Tiantiet s'en allait pisser sur l'autre côté de la route, parce qu'une fois, la première, alors qu'il pissait ainsi, sans esprit de ruse, le cheval avait démarré soudainement et s'était mis au grand trot. Mais maintenant, il comprenait fort bien qu'on voulait le manœuvrer. Rebou-tonnant sa braguette, Tiantiet saisissait son fouet, cinglait la bête de plus en plus fort en rugissant des bordées de jurons et d'insultes blessantes et finissait par cogner avec le manche. André, hostile à ces mauvais traitements, n'en pensait pas moins au train, aux professeurs. Las de frapper, Tiantiet se lamentait, invoquait le ciel et faisait un peu de dépression. Enfin, à un moment toujours imprévisible, le cheval repartait, ne s'arrêtait plus et nous mettait à la gare une demi-heure avant l'arrivée du train ».

Cette biographie ne va guère plus loin que les souvenirs de jeunesse mais elle se termine sur des pages que plusieurs auteurs présomptueux pourraient utilement méditer.

« J'écourte ma biographie car je n'aime pas parler de moi, et encore moins en écrire. Je m'étonne toujours que des gens puissent écrire leur journal, se contempler avec plaisir, se complaire à leurs faits et gestes, à leur figure. Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour ma personne et plus j'avance en âge, moins elle m'intéresse. C'est une disposition regrettable qui me prive des grandes joies que procurent la chance, la réussite, l'illusion d'avoir mis dans son jeu des puissances supérieures ou de pétrir son destin. J'ai vu des hommes brusquement comblés par la fortune — et c'était parfois une simple bonne fortune — j'ai vu leur visage émerveillé, leur regard brillant de fierté, un regard qu'ils gardaient souvent toute leur vie. J'ai pu voir cet émerveillement chez

mes confrères écrivains et non sans sympathie, mais en sachant que nous n'étions pas dans le même camp. Je termine donc en abrégeant ».

Et ces souvenirs se terminent sur une courte esquisse de la carrière littéraire de Marcel Aymé que nous nous en voudrions de ne pas reproduire.

« En 1925, comme j'étais tombé malade, j'ai profité de ma convalescence pour écrire un premier roman intitulé *Brulebois* publié aux *Cahiers de France*. Le second fut édité chez Gallimard grâce à Pierre Bost qui le lut en première lecture et à Germaine Paulhan qui le fit prendre. Vers 1930, la littérature qui semblait ne devoir être pour moi qu'un honorable passe-temps devint mon métier. Cette tentative d'autonomie sur le plan matériel parut bientôt vouée à l'échec. Tout à coup, les choses s'arrangèrent lorsque je publiai la *Jument verte* qui fut considéré comme un roman licencieux. Les suivants, qui ne l'étaient à aucun degré, déçurent beaucoup, mais il me resta un public qui s'attacha à mes livres pour des raisons meilleures que celles qui avaient fait le succès de la *Jument*. Pendant l'Occupation, je donnai des romans et des nouvelles à *Je suis Partout* et à la *Gerbe*. A la Libération, j'ai la chance qu'on ne me mette pas en prison et qu'on se contente de me maltraiter dans les journaux. En 1947, Douking, exhumant une pièce que j'avais écrite quinze ou seize ans plus tôt, la fit représenter au Vieux Colombier. Depuis, j'ai écrit d'autres pièces. J'aurai bientôt cinquante-huit ans. La seule littérature qui compte aujourd'hui en France, celle qui contribue avec les classiques encore imposés à l'école à former les esprits, est *Tintin*, le reste n'ayant d'importance que dans la mesure où il est utilisable par le cinéma, la presse, la radio, la télévision, les magazines. De tels changements nous font vieillir plus vite que le calendrier ».

On ne saurait résumer plus laconiquement et plus justement l'histoire de ce que certains journalistes appellent notre génération littéraire.

Le gérant : Maurice BARDECHE
Imprimerie H. Dévé et C^{ie}, Evreux
N° d'imprimeur 756

lis
la

U

27,

DICTIONNAIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

publie sous la direction de

HENRY COSTON

●

Les doctrines et les idées ★ Définitions de termes ★ Les hommes politiques et les groupes ★ Les partis et leurs militants ★ L'opinion publique et ceux qui la fabriquent ★ Les moyens d'expression et les instruments de propagande (presse, radio-télévision, livre) ★ Les journalistes, les speakers, les orateurs, les auteurs, les éditeurs, les publicitaires ★ Les inspireurs et les commanditaires ★ etc..

Classés par lettre alphabétique, des milliers d'articles répondront aux questions que vous vous posez, avec un maximum de précisions et dans un minimum de place.

●

Dans ces 1.088 pages sur deux colonnes d'un texte très lisible, illustré de documents souvent inconnus, vous trouverez la réponse aux questions que vous vous posez chaque jour.

Un volume relié toile, 16,5 × 24,5 90 F

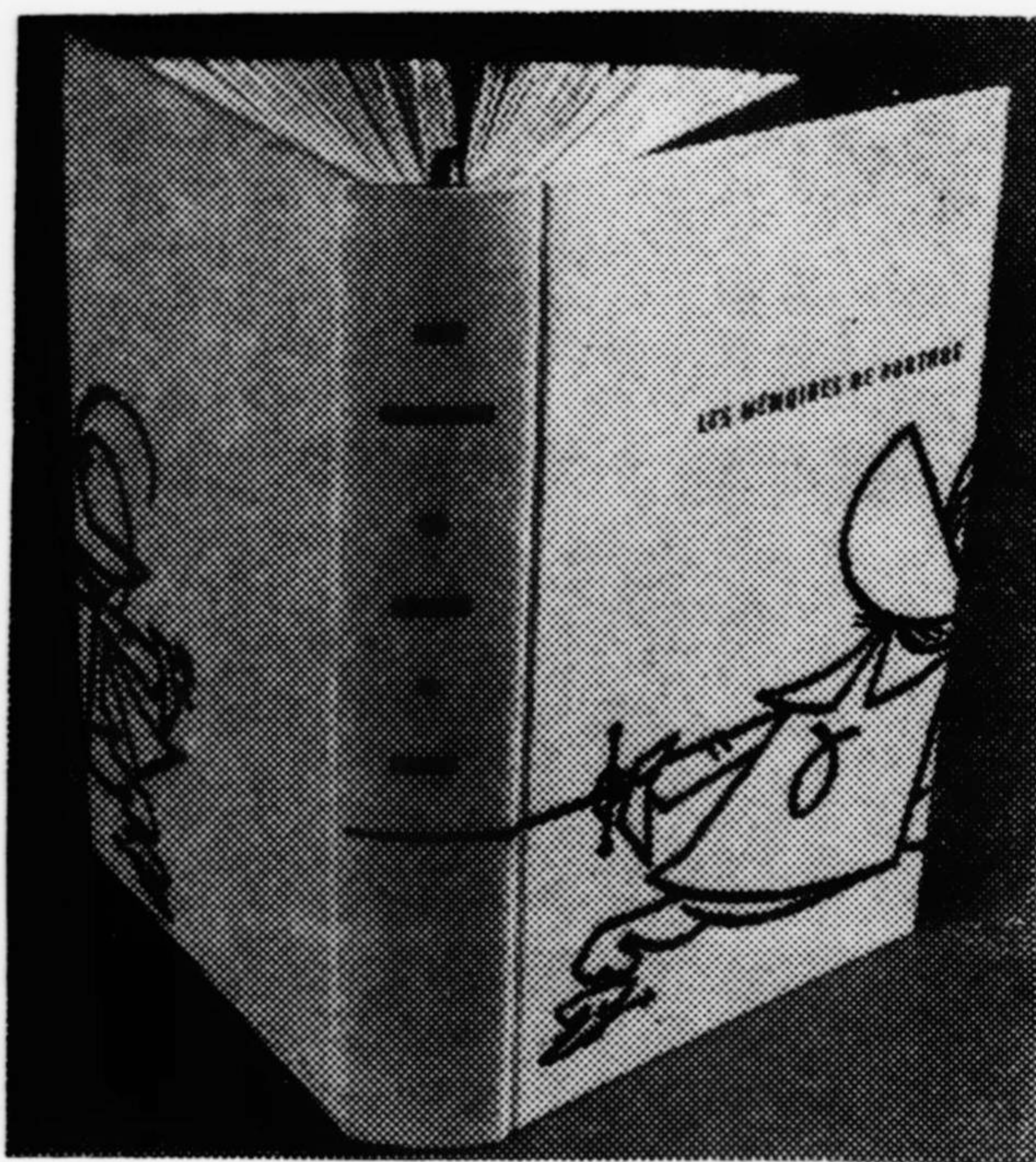
Envoi d'un dépliant explicatif contre enveloppe timbrée

LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

27, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-6^e - CCP Paris 11.447-35

Vient de Paraître

HENRI CHARBONNEAU
LES
MEMOIRES
DE
PORTHOS



**Du nationalisme intégral à la
collaboration franco-allemande et
à l'idée européenne.**

456 pages, couverture pleine toile deux couleurs,
signée Jan Mara, franco 33 F.

Éditions du Clan, 10, rue Quincampoix, Paris-4^e C.C.P. 10.230-08 Paris